

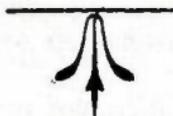
CH. PARIGI
INSTITUTEUR A VAUXAILLON

HISTOIRE DE VAUXAILLON

ET DES

COMMUNES AYANT APPARTENU
AU BAILLIAGE DE COUCY

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS



IMPRIMERIE R. BRUNETEAUX
10, RUE SAINT-MARTIN, LAON
4, RUE DE LA CONGRÉGATION, SOISSONS

1925

A Monsieur Paul DOUMER,

Président du Conseil Général,
Sénateur de la Corse
Ancien Président de la Chambre des Députés,
Ancien Ministre des Finances,

Je n'aurais pas la témérité de vous faire l'hommage d'un ouvrage qui ne serait que l'expression de ma pensée, la traduction de mes idées et de mes sentiments ; c'est précisément parce que je ne suis rien dans ce livre où toute page a sa physionomie d'emprunt, où les plus grands événements qui marquent les siècles de notre Histoire nationale surgissent d'eux-mêmes en montagnes géantes au flanc desquelles sont venus se briser les flots des invasions germaniques, que je prie respectueusement d'accepter la dédicace de ce livre d'histoire nationale et locale le citoyen éminent qui, multipliant son nom sur des fronts héroïques, est, entre tous, le symbole vivant de ce que devrait être le chef de la famille française, si nous voulons que la France soit toujours égale à sa gloire et continue à rayonner dans l'Avenir pour la Clarté du Monde.

Ch. PARIGI.

Sans l'histoire, quels dangereux citoyens, quels médiocres patriotes nous serions !

A la grande histoire, qu'il a mission d'enseigner, M. Parigi a voulu ajouter, pour les hommes aussi bien que pour les enfants, la petite histoire locale, les complétant, les éclairant l'un par l'autre.

C'est l'objet du livre qu'il a écrit. Notre patriotisme doit lui en savoir gré.

PAUL DOUMER.

PRÉFACE

Aucune commune des Régions dévastées de notre France a été plus durement frappée et martyrisée par la guerre, par sa méchanceté et l'orgueilleuse barbarie de l'ennemi, que la commune de Vauxaillon.

Pendant quatre années, ses habitants ont souffert tout ce que peut souffrir une population opprimée par des maîtres étrangers. Après avoir supporté chez eux un véritable esclavage, ont dû abandonner leur pays, dispersés au loin, réduits à plus cruelle misère.

Ce qui constituait matériellement le village a subi une destruction totale, comme on n'en voit qu'en certains points du champ de bataille de Verdun.

Terres labourables, chemins, arbres, maisons privées, édifices publics, tout a disparu. Les hostilités terminées, il ne restait rien; on ne voyait rien de ce qui avait été Vauxaillon : pas une plante, pas un brin d'herbe, pas un pan de mur. Les maisons elles-mêmes étaient pulvérisées.

M. l'instituteur Parigi, appelé à enseigner dans la commune s'est épris d'elle au point de s'imposer la lourde tâche de chercher et d'exposer les faits de sa longue histoire.

Il en dit ici les origines lointaines, les péripéties d'une existence tourmentée, se transformant à travers les siècles, tous les jours intimement mêlée à la vie nationale. Avec raison M. Parigi pense que dans un pays libre, l'enseignement de l'histoire est un élément essentiel de la formation des citoyens. N'est-ce pas eux qui ont en mains la conduite des affaires publiques ? Ils décident réellement, par l'opinion qu'ils manifestent, par les votes qu'ils émettent, de la solution des plus grands problèmes de la politique. Dans une République démocratique il n'est pas un homme, pas un groupe d'hommes qui soit chargé de penser et de juger pour la masse des citoyens. La Souveraineté est à tous également.

Et ces souverains d'une grande nation ne connaîtraient pas son histoire ?

Ils n'auraient pas eu sous les yeux le tableau des manifestations de son génie, de ses malheurs, de ses succès et de ses gloires ? Ils ne sauraient rien des actes louables de ses chefs, de ses gouvernants; de ceux qui ont grandi le pays, qui ont développé la civilisation, qui ont accru les richesses, qui ont élevé la condition des humbles, réalisé des progrès dans la voie d'une justice égale pour tous ? Ils ignoreraient de même les actes mauvais et malfaisants, les fautes et les erreurs dans lesquelles on doit se garder de retomber ?

LA GRANDE GUERRE (1914-1918)

Depuis l'attentat de Sarajèvo, l'Europe ressemble à une vaste caserne. Dans l'air rempli du cliquetis des sabres, du roulement des canons, l'orage monte obscurcissant le ciel. Soudain, malgré les efforts conjugués de la France, de la Russie et de l'Angleterre, il éclate violent : l'Allemagne tient sa guerre.

Le 1^{er} août 1914, la mobilisation générale est décrétée en France.

Cette mobilisation, les critiques militaires l'affirment. fut une merveille de précision et de rapidité. Le Président de la République, M. Poincaré, dans un appel célèbre à la Nation, proclame qu'« à cette heure, il n'y a plus de partis, il y a la France éternelle, la France pacifique et résolue. Il y a la Patrie du Droit et de la Justice unie dans le calme, la vigilance et la dignité. »

Ces fortes paroles firent frémir d'enthousiasme les citadins et les paysans qui se dressèrent d'un mouvement unanime pour défendre le sol sacré de la Patrie.

Vauxaillon eut son heure d'enthousiasme. Pendant que les réservistes regagnaient leurs régiments respectifs, nos « pépères », les G. V. C. occupaient les emplacements qui leur avaient été assignés dès le temps de paix.

Aussi bien, on allait pouvoir relever la tête, effacer Sedan, déchirer le traité de Francfort, reprendre l'Alsace et la Lorraine et redonner à la France la première place dans le monde. Mais au prix de quels sacrifices, hélas !

Bientôt les nouvelles les plus contradictoires circulent à l'arrière du front ! On se bat en Alsace, dans les Vosges, en Belgique; Mulhouse est enlevé deux fois à la baïonnette. Chaque fois nos troupes, submergées par des forces ennemies très supérieures, sont obligées de battre en retraite!

Puis les événements se précipitent : c'est Morhange, c'est Dieuze, c'est Charleroi, c'est la retraite générale de l'armée française ordonnée par Joffre. L'anxiété grandit ! Les Allemands avancent ! Les récits des scènes de meurtre, de pillage et d'incendie sont sur toutes les lèvres.

Vauxaillon sera-t-il épargné ? L'incertitude croit d'heure en heure. Le 29 août, quelques habitants profitent du passage

d'un train — le dernier — pour gagner l'intérieur et y chercher un asile plus sûr. Les autres — l'immense majorité — ne peuvent se résoudre à quitter leurs foyers ! D'ailleurs n'a-t-on pas dit que la guerre sera courte ! Alors, à quoi bon s'en aller !

J'ai demandé à M. Roquigny, maire de Vauxaillon en 1914, de vouloir bien me résumer les événements de la guerre qui se déroulèrent dans le riant village dont il était le premier magistrat. Les délicates fonctions qu'il remplissait depuis de longues années lui valurent d'être souvent à la peine et c'est avec une émotion à peine contenue qu'il évoque ces souvenirs des mauvais jours. Ces souvenirs — il en est de très dramatiques — M. Roquigny me les livre avec une parfaite bonne grâce et je l'en remercie. Par moments, sa voix tremble, ses yeux se voilent; d'un revers de manche, à la dérobée, il les essuie bien vite et la conversation reprend.

Le 29 août 1914, me dit M. Roquigny, une partie de l'arrière-garde anglaise, couverte par notre 3^e régiment de tirailleurs algériens, toujours en contact, arrive à Vauxaillon. Les Anglais quittent le pays, le 30 août, à 10 heures du matin. On apprend alors qu'un combat s'est livré à Leuilly entre nos tirailleurs et une avant-garde ennemie. Une quinzaine des nôtres sont tués ou blessés.

Le 3^e R. T. A..., s'installe à Vauxaillon. Une compagnie du 1^{er} Bataillon occupe la ferme de Namptioche ou (Antioche) et ses abords, les bois de la Gelée et des Carniers, la carrière Muzelle. Le reste du régiment est au cantonnement à Vauxaillon.

La Compagnie qui tient le secteur Namptioche-les-Carniers se garde toute seule, assez imprudemment du reste.

Les Allemands, venant de Leuilly, occupent le 30 août dans la matinée la ferme de Tinselves. Deux pièces d'artillerie légère, mises en position vers 4 heures de l'après-midi, tirent sur Namptioche, puis sur Vauxaillon, cherchant à atteindre la gare.

Nos soldats sont occupés à différents petits travaux; les uns lavent leur linge, les autres font la « popote », d'autres enfin flânent et ne semblent guère se soucier de l'avance des Uhlans; car ce sont des Uhlans qui sont établis à Tinselves avec des canons.

Une partie de la population, effrayée par ces premiers obus, gagne les caves ou se réfugie dans les carrières !

Les artilleurs ennemis ne sont pas des plus adroits. Il y eut un tirailleur tué et 4 autres blessés.

Le Maire, qui se tient en permanence à la Mairie, est demandé au téléphone par le général commandant la Place de Laon.

« Veuillez me mettre immédiatement en communication avec le commandant du 3^e tirailleurs. »

Sous la fusillade qui crépite et se rapproche, le Maire parvient enfin jusqu'au poste de commandement où se tient le chef de bataillon et lui fait part des instructions du général. Tous deux reviennent à l'appareil et la conversation s'engage entre les deux officiers.

— Etes-vous installé à Namptioche ?

— Non, mon Général, je n'ai pu m'y tenir. Je n'ai aucun élément d'artillerie pour me soutenir. J'encaisse et ne peux riposter.

— Coûte que coûte il faut reprendre la ferme. C'est un ordre. Deux pièces seront mises à votre disposition dans la journée. Elles prendront position sur Moisy et soutiendront votre attaque. Préparez-vous au combat.

— Bien, mon Général !

Le Maire accompagne alors le commandant des tirailleurs sur le terrain « qu'il connaît comme sa poche » et l'aide à placer ses unités. Les Allemands tirent toujours ; Leur tir n'est ni réglé, ni précis. Aucun dégât.

Le 30 août, à 9 heures 30 du soir, trois cents Uhlans (à bicyclette) occupent Vauxaillon. Le Maire préparait à dîner pour sa famille réfugiée dans une cave à cause du bombardement quand on vint le prévenir que des Anglais (???) le demandaient. Rappelons que les Boches ont eu recours à un stratagème qui ne les honore nullement ; ils ont revêtu l'uniforme anglais. Mais, comme on va le voir, leur supercherie allait être découverte.

Le Maire, quoique très étonné de se voir mander par des Anglais, va au devant de la troupe.

L'officier allemand — car c'en est un — lui fait subir un interrogatoire assez serré.

« Nous sommes l'arrière-garde de l'armée anglaise, dit le capitaine. Nous savons que les nôtres ont passé ici ! A quelle heure sont-ils partis ? »

Le Maire ne s'y laisse pas prendre. Les manières douces et la plus stricte réserve. En vain les questions se font plus précises, plus pressantes aussi. M. Roquigny ne se laisse pas émouvoir. Sans cesse harcelé, il répond avec calme : « Quelques fuyards anglais ont bien traversé le village, et c'est tout. »

Décidément il n'y a rien à en tirer. Mais le Boche, loin de décourager, reprend avec un cynisme révoltant :

— « Il doit y avoir aussi dans les environs de Vauxaillon, un régiment de soldats français, des Noirs, précise-t-il. Si les renseignements qu'on m'a communiqués sont exacts —

et ils le sont assurément — les Français sont établis sur les hauteurs qui couronnent le village. »

— Possible, réplique le Maire. Je dois cependant ajouter que votre affirmation ne repose sur un aucun fait réel. A ma connaissance, le pays n'est pas encerclé par des troupes françaises ». Mensonge héroïque qui peut coûter la vie à son auteur !

L'officier allemand, très maître de lui, ajoute :

— Mais, Monsieur, vous faites en ce moment-ci le jeu de vos ennemis. Ignorez-vous que d'un moment à l'autre ils peuvent nous surprendre, que de vous dépend votre salut et le nôtre, qu'enfin j'ai l'ordre formel de combattre en liaison avec vos soldats ?

C'en est trop ! Le mensonge est patent !

— Monsieur, répondit bravement le Maire, vous n'êtes pas Anglais, mais Allemand. Je n'ai rien à ajouter à mes précédentes déclarations. D'ailleurs je n'en sais pas davantage. »

— Qu'on arrête ce « bandit », s'écrie l'officier furieux.

L'ordre est aussitôt exécuté. Le Maire, saisi par des soudards sous le commandement d'une « brute avinée », est jeté comme un simple paquet dans une automobile où sont entassées pêle-mêle des victuailles de toutes sortes achetées à la foire d'empoigne.

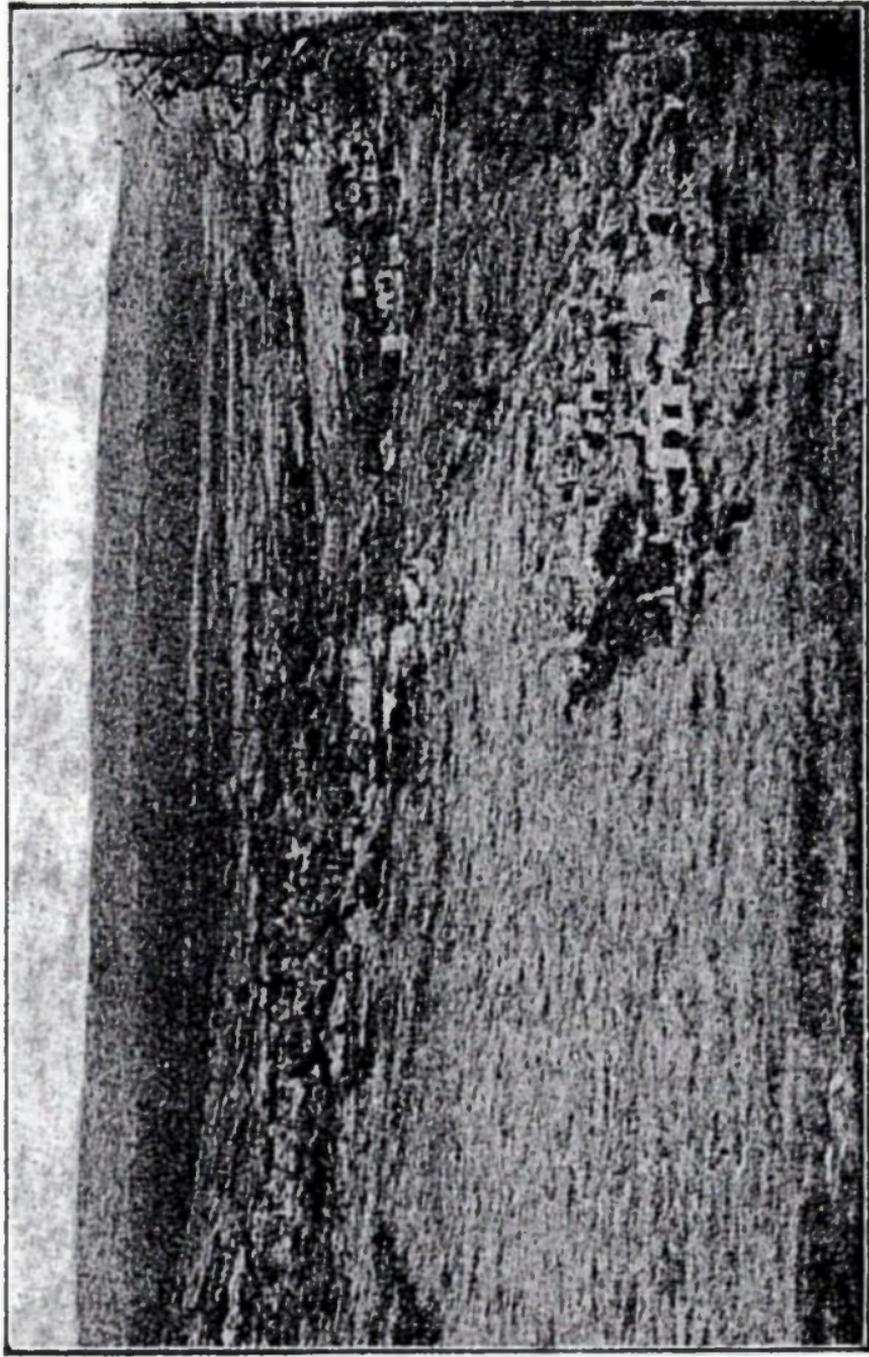
Des officiers à face rougeaude, prennent place dans le véhicule. M. Roquigny est piétiné, mais il s'obstine à garder le silence.

L'automobile démarre et se dirige vers Namptioche, suivie de 300 cyclistes !

« Nos soldats vont certainement tirer, pense le Maire, mais il ne souffle mot et l'on avance toujours ». La fusillade qu'il souhaite et qui débandera le peloton ennemi, n'éclate pas ! Il s'étonne, il s'inquiète ! Vont-ils se laisser surprendre ? Le silence de la nuit est impressionnant ! Là haut, Phébé rayonne dans un brillant cortège d'étoiles.

Voici le bois de la Gelée... l'on passe ! Un petit poste était installé au tournant de la route, un autre à cinquante mètres en arrière ! Sous la ramée rien ne bouge ! Le doute n'est plus permis : nos soldats se sont repliés sur des positions plus sûres. Mais où ? L'auto stoppe enfin sur la route, face à la ferme de Namptioche. Le peloton s'arrête, des groupes se forment, les officiers discutent en une langue que le Maire ne comprend pas, hélas ! On lui fait mettre pied à terre et on l'avertit en bon français cette fois, qu'au moindre geste, à la moindre parole, il sera abattu comme une « bête. »

En attendant, on lui remet, avec ordre de la revêtir, une capote allemande dont les boutons bien astiqués miroitent



VAUXAILLON (après la Guerre). -- Vue Générale prise du Bois de la Gelée

sous les rayons blafards de la lune. Vous devinez pourquoi ? Le Maire devient une cible pour nos petits tirailleurs.

Or ceux-ci doivent attaquer dans deux heures et demie, à deux heures du matin. Les Allemands se méfient, ce silence les trouble ! Des dispositions pour le combat sont prises. L'attaque française ne se déclanche point. Les deux pièces d'artillerie — on le sut plus tard — n'arrivèrent à la ferme Moisy qu'à dix heures du matin. Trop tard ! Elles ouvrirent immédiatement le feu sur la route de Leuilly-Vauxaillon-Soissons suivie par les convois allemands, faisant du reste de la bonne besogne. Mais n'anticipons pas ! A cinq heures du matin, le Maire recouvre sa liberté.

« — Retournez chez vous », lui dit l'officier allemand en tirant son revolver.

« — Je resterai ici, réplique M. Roquigny, qui a parfaitement compris le geste du « soudard ».

L'attention de ce dernier est d'ailleurs attiré par la fusillade qui crépite, inattendue. Ce sont nos petits postes, qui en se repliant, envoient dans la fraîcheur matinale quelques « pruneaux » aux cyclistes allemands éparpillés dans la plaine.

Le Capitaine guette les mouvements du Maire. Celui-ci ne bronche pas; oubliant le danger, il s'intéresse au combat ! Mais les nôtres battent en retraite, les coups de feu s'espacent, puis le silence renaît, le calme se rétablit !

« Vous êtes très brave, dit l'Allemand ».

« — Du tout, explique M. Roquigny, mais entre la balle que vous m'auriez tiré dans le dos et un « pruneau » français j'avais choisi. A mon âge, mourir est peu de chose, le devoir seul importe.

« — Allez, reprit le Capitaine, il ne vous sera fait aucun mal. »

Le 31 août, un peu avant la tombée de la nuit, M. Sornet aperçoit deux télégraphistes allemands occupés à poser une ligne. Il avertit aussitôt M. Chotin, garde-sémaphore au passage à niveau du Mont des Singes : et ensemble ils décident de couper les fils quand la nuit sera venue. En attendant on surveille les deux Boches qui fatigués et confiants vont tranquillement se coucher dans la grange pleine de foin de M. Octave Montier.

Quelques instants après, une patrouille française (des spahis), commandée par un capitaine, arrive au Mont des Singes, venant de Pinon. M. Chotin informe immédiatement l'officier français de la présence des deux télégraphistes allemands, puis s'en va prévenir M. Sornet et s'assure en même temps que les deux « indésirables Pruscots » sont toujours là. Ceux-ci sont dans le bras de Morphée et ronflent comme des orgues; il n'y a qu'à les cueillir. M. Chotin a vite fait de

regagner la route où la patrouille l'attend ! Voyons, c'est bien là qu'il l'a quittée, en face de la maison de M. Sornet ? Il regarde à droite, à gauche, le long des peupliers qui bordent la route, il avance, puis revient sur ses pas jusqu'à la ferme de M. Labre-Carpentier. La route, le bosquet qui la longe, la cour de la ferme, tout est désert !

M. Chotin ne comprend plus ?... Une idée rapide comme l'éclair traverse son esprit. Non, il n'y peut croire. La patrouille n'est pas partie, elle s'est postée en un point d'où elle voit sans être vue. Hélas ! nos spahis sont déjà loin ; ils chevauchent en ce moment sur la route de Vauxaillon à Pinon. Les deux Fritz sont sauvés. Devant la carence de la patrouille française, M. Chotin n'hésite pas à couper le fil de la ligne.

Le 2 septembre, arrive à Vauxaillon l'officier allemand qui a bombardé la ferme de Namptioche et le village.

Le Maire est aussitôt mandé. L'Allemand lui demande si les troupes peuvent traverser le village sans danger. Tout attentat commis par les civils sur les soldats de Sa Majesté impériale sera sévèrement puni. Le Maire sera fusillé et le pays incendié. M. Roquigny, sur l'ordre du lieutenant allemand, fait déposer à la Mairie les armes détenues par les habitants. Et le représentant de l'autorité militaire allemande de raconter au Maire l'incendie, ordonné par lui, d'un village belge où un de ses camarades, un officier de vingt-cinq ans, avait été tué par un franc-tireur. Il dit encore la peine qu'il avait éprouvée en donnant un ordre aussi barbare, parce que sa fiancée, la fille d'un commandant belge, habitait non loin de là. Et il conclut d'un air chagrin : « Derriple la guerre. »

Il ajouta cependant que la découverte d'une arme au cours des perquisitions qui seront faites au domicile des particuliers, sera punie de la peine de mort. Même punition pour refus d'obéissance aux autorités allemandes. De plus les habitants devront placer de chaque côté de la route pendant le passage des troupes des seaux pleins d'eau. Le Maire sera fusillé si cet ordre n'est pas exécuté à la lettre.

Une demi-heure après, commençait le défilé du III^e corps de l'armée Von Kluck. Depuis 9 heures du matin jusqu'à minuit, la population terrifiée et inquiète fut contrainte de renouveler l'eau et de ravitailler ces bandits d'Outre-Rhin.

Von Kluck et son Etat-Major empruntèrent la route nationale de Coucy à Soissons.

Le 3 septembre la gare est occupée militairement par des pionniers et une trentaine de uhlans. Ils installent leurs chevaux dans l'école tout neuve qui devait être inaugurée le dimanche 9 août. Le mobilier scolaire est brûlé. Celui des habitants ainsi que 50 lampes sont réquisitionnés. Le 11 sep-

tembre, l'armée Kluck reflue en désordre. Le Haut-Commandement allemand a perdu la partie sur la Marne.

Furieux, les Boches ravagent et pillent tout. Avec un sauvage acharnement, ils se ruent sur le bétail, sur la « gent paisible » des basses-cours. Toute résistance de la part des propriétaires est punie de la peine capitale.

Les habitants ne sont qu'incomplètement rassurés par l'arrivée de Von Kluck et de sa nombreuse et bruyante suite qui ne comprend pas moins de 120 officiers, 1.200 hommes dont 300 à cheval. Von Kluck et son chef d'Etat-Major occupèrent pendant 19 jours la maison de Mme Magnez.

Le château du général de division Dieudonné fut transformé en mess pour les officiers de l'escorte.

Les œufs, le lait, la volaille sont réquisitionnés. L'argenterie, les meubles, le linge sont enlevés.

Le 15 septembre, l'Intendant exige du Maire une première contribution de 10.000 francs en or. Si la somme demandée n'est pas intégralement versée dans le délai de deux heures le pays sera pillé et les habitants déportés.

M. Roquigny fait remarquer qu'une aussi forte somme est impossible à trouver. Après des pourparlers laborieux et difficiles, et grâce à la ténacité du Maire, l'Intendant réduisit l'amende à 1.000 francs en argent, qu'il fallut recueillir en une heure pour éviter la destruction du pays.

Von Kluck traversait un jour le village se rendant à l'Intendance installée chez M. Lefèvre, débitant.

Arrivé au domicile de ce dernier, il heurte violemment à la porte. Personne ne lui répond. Le vaincu de la Marne s'impatiente, trépigne et jure comme... un charretier : il cherche à défoncer la porte à coups de talons, mais celle-ci résiste. Enfin le jeune Pierre Lefèvre vient ouvrir. Il reçoit sur la tête une cravachée dont il a gardé un cuisant souvenir. « Soldat, frappe au visage ! » s'était écrié César avant la bataille de Pharsale, en apercevant la superbe cavalerie pompéienne, Von Kluck, lui, flagella un enfant sans défense... « Et nunc erudimini. »

Pendant le séjour à Vauxaillon de Von Kluck et de son Etat-Major, les réquisitions se succédèrent journellement et sans bons. Voici entre mille autres, le relevé des réquisitions faites chez M. Labre, agriculteur à la fermes des Pintons :

17 septembre : 3 porcs.

19 septembre : 1 cheval.

22 septembre : 2 porcs.

25 septembre : 1 porc.

26 septembre : 1 porc.

27 septembre : 1 veau.

1er octobre : 3 vaches.

4 octobre : 1 vache.

6 octobre : 1 vache.

13 octobre : 1 truie pleine, 8 poulets, 3 poules, 3 poulets, 1 kilog de beurre.

17 oct. : 1 truie pleine, 2 chariots de luzerne, 1 poulain.

Chez un autre on prend 6 poules, 700 kilos de pommes de terre, 18 quintaux de paille, 14 lapins, une charrette et la liste s'allonge, s'allonge toujours.

Le 20 septembre MM. Aristide Dautremepuits, Gustave et Maurice Guyart sont arrêtés et déportés.

Et puisque nous sommes sur ce douloureux chapitre, n'oublions pas de relater la mort de M. Edmond-Raymond Mennesson.

M. Mennesson appartenait à une famille de 18 enfants, il fut enlevé par les Allemands le 2 septembre et sommé par eux de leur servir de guide. Il s'acquitta de sa triste mission en bon Français, c'est-à-dire le plus mal possible. Sa courageuse et héroïque conduite le mena au poteau d'exécution. Il fut fusillé à Berzy-le-Sec le 4 septembre 1914. Un nom de plus à ajouter à la liste déjà très longue des victimes de la barbarie allemande. Paix à la mémoire de ce héros !

Le 27 septembre, MM. Regnier Georges, Regnier Gustave, Wadbled Georges, Fortin Maurice, Sandras Marcel, Sandras Albert, Leroux Abel, Aubert Gabriel sont arrachés à leurs familles et déportés dans les camps allemands déjà peuplés de Russes, de Belges et d'Anglais. Vittenberg, Mersebûrg, Zerbot, autant de noms qui rappellent des visions sinistres à ceux qui y furent « parqués ». Le typhus et le choléra apportés par les Russes y faisaient de nombreuses victimes. Les malades étaient condamnés à mourir; pas de médecins, pas de secours, pas de soins. Autour du camp contaminé on a fait le désert... A la fin du mois de septembre, une Kommandantur est installée à Vauxaillon. Le chef est ce caporal Blum — un soudard — qui organisa le pillage, les perquisitions, les déportations des hommes et des jeunes gens.

Les vieillards, les femmes, les jeunes filles, les enfants au-dessus de 9 ans furent contraints « manu militari » de travailler pour les Boches aux frais de la commune.

Les rassemblements sont naturellement interdits. Il est formellement défendu de sortir après sept heures du soir. Le salut aux officiers est obligatoire. Blum, ce reître gaulonné, est devenu la terreur du pays. Les hommes et les jeunes gens se cachent. Nous en connaissons qui sont restés des mois entiers dans les caves, dans les granges, privés de lumière, ne mangeant qu'une fois par jour et toutes ces souffrances ont été endurées pour éviter les géôles allemandes.

Malheur à celui qui se laisse prendre ! Le 9 octobre, MM. Aubry Albert, Hallez Ernest, Huin Casimir, Batise Paul, Poron et son fils sont à leur tour arrêtés et déportés en Allemagne. Et cependant, malgré les mesures vexatoires et la discipline plus que draconienne établie par Blum, la population reste vaillante.

Blum enrage ! il n'admet aucune résistance — même passive. Et pour montrer qu'il est le plus fort, qu'il est le maître, il somme le Maire de l'accompagner chez les particuliers pour y perquisitionner et ramasser l'argent dont ils sont encore détenteurs.

Et dans les journées des 8, 9 et 10 décembre, entre deux soldats allemands, baïonnette au canon et sous la conduite de Blum, M. Roquigny dût faire le métier de détrousseur.

Sept-cent quatre-vingt-dix-sept francs furent recueillis. ils vinrent alimenter la caisse noire du « Voleur Blum ».

L'affaire eut été certainement classée — comme tant d'autres si le Maire n'avait raconté cette petite histoire au Commandant d'Anizy-le-Château — lequel, est-ce générosité de sa part ? fit mander Blum, le blâma et le déplaça.

La nouvelle, comme on s'en doute, fit le tour du village comme une traînée de poudre et fut accueillie avec une joie à peine contenue par tous les habitants. Le 31 décembre, le placard suivant était affiché par les soins de la Kommandantur :

« Le maire a été requis par le caporal Blum de perquisitionner chez les civils français détenteurs d'argent. Les civils ayant été remboursés en marks papier, il n'y a pas lieu de donner suite à l'affaire. »

Le déplacement de Blum fut cependant maintenu, mais le maire, son gendre et son petit fils furent arrêtés sous l'inculpation d'avoir fait des signaux avec une lanterne magique aux avions français survolant nuitamment le village. On croit rêver ! L'affaire se complique le lendemain par la découverte dans la cave du presbytère d'un appareil de T.S.F. démolé et appartenant au curé Salmon, sous les drapeaux depuis août 14. Les trois espions — car c'est le nom donné aux trois détenus, — sont conduits à Chauny et enfermés dans le théâtre de la ville en compagnie de 300 autres malheureux, coupables d'être Français et à ce titre, bons pour la potence.

Après un interrogatoire de 8 jours, le verdict est rendu : peine de mort. Heureusement pour M. Roquigny et les siens, un officier allemand moins brute que ses camarades, trouve la peine trop forte. Il prend sur lui de surseoir à l'exécution et ordonne un supplément d'enquête. L'enquête révéla que les accusations portées contre M. Roquigny et sa famille étaient fausses : la preuve fut faite que les appa-

reils de T. S. F. et la lanterne magique n'avaient pas servi depuis longtemps. Le Maire et son gendre furent relaxés. Le jeune Louis Béguin, trouvé porteur d'un carnet où étaient soigneusement notés les passages des troupes, fut déporté en Allemagne, puis envoyé en Russie par représailles.

Le 15 janvier 1915, la commune est imposée pour 1.192 fr. 65. Le 7 avril, nouvelle contribution de guerre de 2.300 francs. Le lendemain, réquisition sur l'ordre des autorités allemandes d'une somme de 300 francs pour les besoins de la commune. Mais déjà la question du ravitaillement se pose avec acuité. Les membres du Conseil municipal (MM. Roquigny, maire, Montier Hubert, Montier Alfred, Tourigny Emile, Galimant Gaston, Leroy Eugène), réunis en séance le 14 mai 1915 donnent pouvoir à M. Régnier Edouard, maire d'Anizy-le-Château, membre du Comité régional d'alimentation, aux fins de s'engager au nom de la Commune, vis-à-vis du district de Tergnier, à concurrence de 10 francs par tête d'habitant et par mois, soit un total mensuel de 3.810 francs et ce pour une période ne dépassant pas trois mois après la cessation des hostilités. En la même séance, le Conseil autorise le Maire à contracter tout emprunt nécessaire aux besoins de la Commune pendant toute la durée de la guerre.

Le 9 juillet, l'autorité allemande inflige une nouvelle amende de 1.750 francs. Le Maire ne verse que 950 francs. Le même jour, sur un ordre formel de l'ennemi et pour payer les ouvriers de la commune qu'il emploie, il a été créé par le Conseil municipal, constitué comme précédemment, 2.400 bons municipaux, s'élevant à 9.650 francs, divisés en coupures de 20, 10, 5, 2 et 1 franc.

Le 30 août, le Maire reçoit de la Kommandantur d'Anizy l'ordre écrit suivant que nous reproduisons textuellement :

« Mobile Ettapen.

Anizy, le 30 août 1915.

Kommandantur II.

I. Armée.

Le Maire de Vauxaillon;

« Si le reste entier d'impôt de marks 616 ne sera pas « sic » payé à la Kommandantur en monnaie allemande ou française, au plus tard le 10/8, le Maire et deux membres respectés de la commune seront punis de cachot pour forcer le paiement des impôts.

« Signé : Von der Goltz,

« Major et Commandant ».

Le 5 août, les 770 francs étaient versés. Le 20 octobre, les ressources en numéraire sont épuisées. Le Conseil municipal composé de MM. Roquigny, maire, Montier Alfred, Leroy Eugène, Tourigny Emile, Galimant Gaston (conseillers) et de M. Lefèvre-Caille (notable), après examen de la situa-

tion financière, constate que les revenus communaux sont nuls et que les charges augmentent chaque jour.

Il décide qu'il y a intérêt à posséder des Bons régionaux offrant de grandes facilités de circulation et d'échange et délibère :

« Par suite des nécessités de la guerre, une émission de papier-monnaie sous forme de bons régionaux s'élevant à quatre millions de francs, divisés en coupures de 1.000, 500, 100, 50, 20, 10 francs, 5, 2, 1, 0.50 et 0.25, est décidée entre les 173 communes avec la garantie solidaire desdites communes parmi lesquelles nous citons : Trélon, Fourmies, La Capelle, Sains-Richaumont, Crécy, La Fère, Crecpy, Tergnier, Chauny, Appilly, Coucy, Anizy et toutes les communes du canton, etc., etc.

« Cette somme de quatre millions étant répartie entre les dites communes au prorata de leur population recensée en 1911, la part de la commune de Vauxaillon est de treize mille soixante-cinq francs quarante-cinq centimes correspondant à 462 habitants.

« Les bons communaux émis à ce jour s'élèvent à neuf mille six cent cinquante francs et pourront être échangés contre des bons régionaux. »

La Commission de Contrôle chargée de cette émission comprenait MM. Descambres, maire de Chauny; Roquin, maire de Coucy-le-Château; Coppeaux, maire de Fourmies, et deux délégués de « The Commission for relief in Belgium » MM. Droulers et Glover, et avait établi son siège social à Fourmies. La récolte de 1915 a été entièrement confisquée par l'autorité allemande qui s'est refusée à tout dédommagement.

Le 26 avril 1916, nouvelle délibération du Conseil, constitué comme il est dit plus haut, qui autorise « The Commission » à procéder, d'accord avec la Commission de Contrôle, à une nouvelle émission de bons régionaux s'élevant à douze millions, indispensable pour faire face aux charges qui pèsent de plus en plus lourdement sur les communes. Cette émission aura lieu par tranches successives au fur et à mesure des besoins de la région. Les frais seront fractionnés. trois réserves seront formées et resteront entre les mains de la Commission de contrôle. La première de ces réserves servira à payer l'impôt suivant la répartition qui sera établie par l'autorité allemande. La deuxième est constituée en vue du paiement des salaires des ouvriers employés par l'ennemi. Ces salaires particulièrement lourds ne seront plus à la charge particulière de quelques communes mais le montant total en sera réparti entre toutes les communes solidaires et au prorata de la population recensée en 1911.

Avec les fonds de la troisième réserve on paiera enfin la farine allemande et les pommes de terre achetées au service du Capitaine Veber. Il est bien entendu que les dépenses seront appliquées à chaque commune selon sa consommation.

Enfin une certaine somme sera prélevée sur le total de l'émission pour payer les impôts du 3^e trimestre 1915 établis par les Allemands. Le 24 mai 1916, le Conseil se réunit sur la convocation du Maire pour examiner la situation financière et alimentaire, qui est loin d'être brillante. Les caisses sont vides et les greniers aussi. Plus d'argent, plus de pain. D'autre part, on apprend que ceux qui consacrent leurs efforts à assurer les subsistances de la population se heurtent chaque jour à de nouvelles difficultés créées par l'autorité allemande. L'action concertée de « The Commission » et du Comité français est entravée par la pénurie qui règne sur tous les marchés, les restrictions apportées à la liberté des importations, les conditions extrêmement précaires de la navigation et des transports, et dans un autre ordre d'idées, par la limite de leurs moyens financiers. Il est donc décidé, sur la proposition de l'autorité allemande représentée par le capitaine Veber, d'affecter au paiement des denrées et produits destinés à la population, les 20 pour cent des bons régionaux qui seront versés comptant pour paiement des récoltes en 1916.

Le Conseil s'engage, en outre, à assurer le paiement des particuliers intéressés et à leur fournir toutes garanties équivalentes.

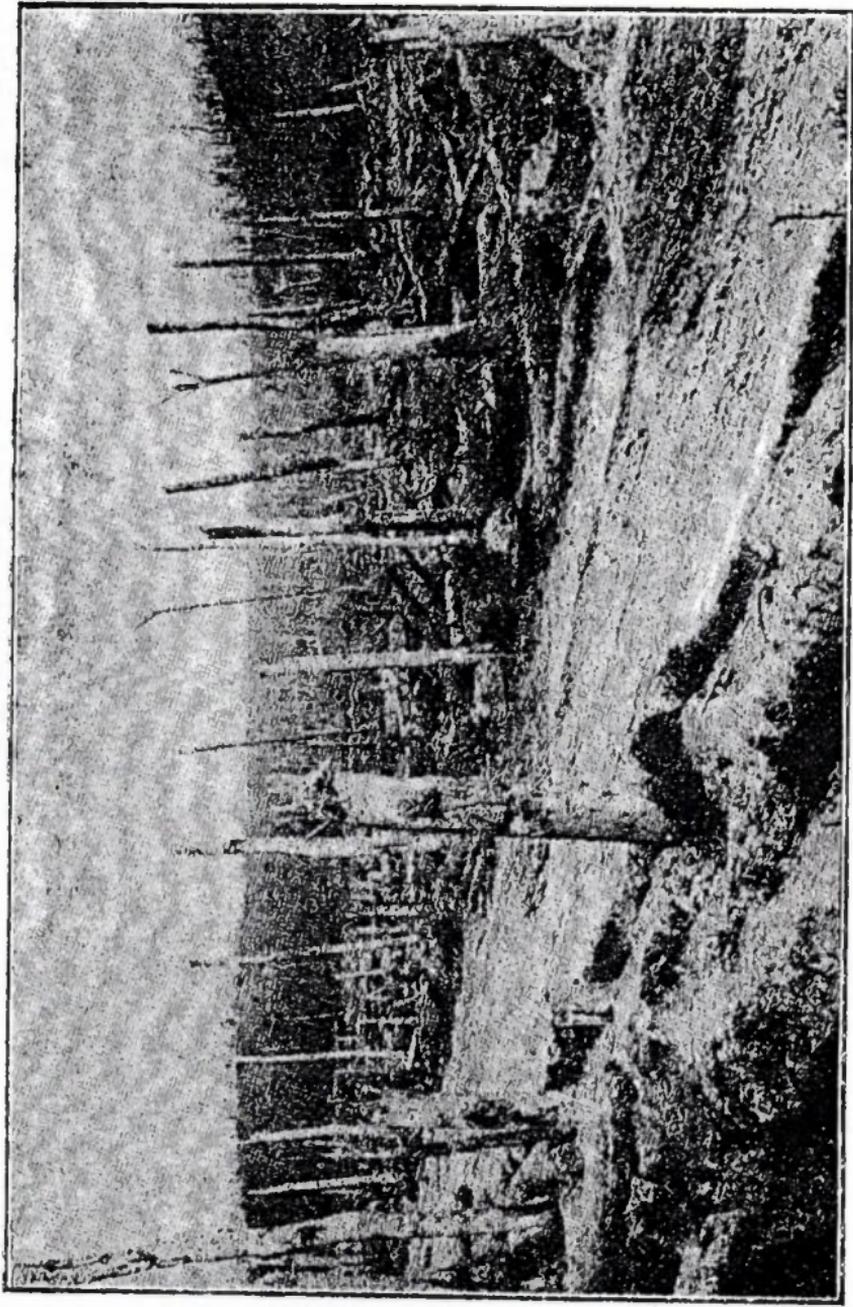
Le Conseil municipal se réunit pour la dernière fois le 13 février 1917 à l'effet d'approuver les opérations du ravitaillement de la commune. Cette délibération mérite d'être publiée « in-extenso. » Elle marque la fin d'un régime de brutalité où les élus ne pouvaient discuter librement.

« Le Conseil municipal :

« Vu les délibérations en date du 14 mai 1915, relatives au ravitaillement de la commune de Vauxaillon par la Commission For Relief in Belgium, le Comité national de secours et d'alimentation, le Comité d'alimentation du Nord de la France et le Comité du District de Tergnier;

« Vu la demande de ces organismes de voir clôturer au 31 décembre 1916, le troisième exercice des opérations de ravitaillement;

« Vu les comptes du ravitaillement de la commune de Vauxaillon qui se résument comme suit :



Après la Guerre. -- Route de Vauxaillon à Anizy-le-Château
après le passage à niveau du Mont des Singes

« Valeur des marchandises reçues par la Commission de Vauxaillon au 31 décembre 1915..	17.103 90
pendant le premier trimestre 1916	16.357 95
pendant le deuxième trimestre 1916	20.296 55
<hr/>	
« Valeur totale des marchandises reçues au 31 décembre 1916	53.758 40
« Valeurs remises en paiement au Comité d'Anizy-le-Château à la date du 31 décembre 1915.....	238 20
pendant le premier trimestre 1916.....	170 »
pendant le deuxième trimestre 1916	13.421 »
<hr/>	
« Montant total des paiements à la fin de décembre 1916	13.829.20
« Soit un solde débiteur à fin décembre 1916 de 39.929.20 en faveur du Comité régional d'Anizy-le-Château,	

« Approuve :

Les opérations du ravitaillement de la commune de Vauxaillon et reconnaît l'exactitude du compte tel qu'il est arrêté ci-contre se soldant par un débit de trente-neuf mille neuf cent vingt-neuf francs 20 centimes à la date du 31 décembre 1916.

« Ainsi fait et signé en séance du treize février mil neuf cent dix-sept à laquelle assistaient MM. Roquigny, maire; Montier Alfred, conseiller municipal; Sandras Edmond, Gilles A., Jongleux Aimé, Lefèvre Achille, notables. »

Ce même jour, 13 février 1917, une partie de la population est dirigée sur la gare de Landricourt d'où par voie ferrée elle gagnera le département du Nord.

Le 20 février, dix-neuf hommes sont encore évacués. Le 27 février, il ne reste plus un seul Français à Vauxaillon. Le troisième contingent des femmes, des vieillards et des enfants, avait été dirigé sur Saint-Aubin où il fut délivré par les troupes françaises le 19 mars.

Dès le 20 février, les Allemands font sauter les caves à la dynamite. Les puits sont empoisonnés, les arbres fruitiers abattus, criminelle besogne confiée au « vulgum pecus » d'Allemagne, ramassis de condamnés de droit commun, d'assassins, de voleurs et d'apaches sur lesquels les officiers n'avaient aucune autorité.

Vauxaillon avait vécu !

LES COMBATS

Nous avons dit ce que fut l'occupation ennemie. Il nous reste à narrer les combats dont Vauxaillon fut le théâtre.

Nous devons remercier M. Lejeune, maire, de l'aimable empressement à nous communiquer les documents qui

nous ont permis d'écrire la dernière partie de ce modeste ouvrage.

Le territoire de la commune de Vauxaillon, avec ses valls, ses bois, ses carrières, ses monts et ses marais offrait à l'ennemi des positions défensives de premier ordre. Ces positions, rendues quasi-inexpugnables par les fortifications qui y furent construites pendant toute la durée de la guerre, les nôtres ne les enlevèrent qu'au prix d'héroïques et sanglants efforts.

Aucun événement important à signaler au point de vue des opérations militaires proprement dites depuis la bataille de l'Aisne en 1914.

A la fin de l'année 1916, pour nous servir de l'expression d'un de nos diplomates, « les Alliés, sur tous les fronts immenses, avaient désormais la liberté de vaincre ! »

« Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre. « Verdun n'est pas au pouvoir des Prussiens. Le tocsin qui va sonner n'est pas un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la Patrie. Pour les vaincre il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace et la France est sauvée ». Ainsi parlait du haut de la tribune de l'Assemblée législative, le 2 septembre 1792, le grand révolutionnaire et patriote Danton.

Et ces paroles du grand orateur républicain semblent avoir été prononcées à l'aurore de 1917, au moment où nos soldats et le Pays réclamaient l'offensive, la grande offensive, qui devait permettre la « percée du front » et forcer la victoire.

1916 s'achève dans l'apothéose de la grande victoire de Verdun.

1917 se lève dans un rayonnement d'espérance, de confiance et d'union.

Les Alliés se concertent en vue d'une action commune !

Sur le front français, le général Franchet d'Espérey attaquera entre l'Oise et l'Avre ; Micheler entre le canal de l'Oise et l'Aisne; Duschène en direction de Craonno-Guise.

Les Allemands vaincus à Verdun exécutent leur repli stratégique sur la Somme et sur l'Aisne. »

« Dans ce mouvement de retraite effectué par l'ennemi, « on signala de toutes parts des actes criminels accomplis « par lui. Ce sont des crimes contre la propriété privée ; ce « sont des incendies volontaires, des pillages d'habitations, « des forçements de coffre-forts, des vols et des attentats « contre l'honneur, la liberté et la vie des hommes. Décidé- « ment cet ennemi se bat en sauvage, il veut supprimer « toute trace de civilisation. Les champs sont dévastés, les « arbres coupés, les instruments agricoles brisés et les fer- « mes brûlées. Des faits monstrueux ont été constatés. Dans

« nombre de localités tous les individus valides sont emmenés à l'arrière pour travailler au profit de l'ennemi. »

« Dans presque toutes, l'enlèvement des femmes de 15 à 30 ans est systématique. Chefs et soldats pillent à qui mieux-mieux. Tout ce qu'on peut voler est envoyé en Allemagne ». (Commandant Bouvier de Lamotte, Pays de France du 12 avril 1917).

A la date du 20 mars, le front s'étend sur une ligne presque droite partant d'Arras, passant par Bapaume, Cartigny, Saint-Simon, Tergnier, Coucy (dont les Boches ont fait sauter le donjon plus que millénaire), Soissons. Vauxaillon est toujours aux mains de l'ennemi. Le 27 mars nos soldats enlèvent toute la basse forêt de Coucy, les villages de Petit Barisis, Verneuil, Coucy-la-Ville. Nos éléments avancés atteignent les lisières ouest de la forêt de Saint-Gobain et de la Haute forêt de Coucy. Le même jour, Coucy-le-Château que les Allemands défendent énergiquement, leur est repris. Progrès encore au nord de Soissons, au-delà de Neuville-sur-Margival et au nord-est de Leuilly.

Dans la région de Vauxaillon nos troupes se heurtent aux fortes positions de la ligne Hindenburg. (Secteur de l'Alberick Stellung). Des combats furieux s'engagent au sud de l'Ailette sur plusieurs points du front de Neuville-sur-Margival-Vregny. Les Allemands se défendent avec une énergie particulière, mais le « cran » de nos troupes a raison de leur opiniâtre résistance. Le 1^{er} avril, nous nous emparons de plusieurs systèmes de tranchées depuis l'Ailette jusqu'à la route de Laon et de points d'appui organisés à l'est de Neuville-sur-Margival. L'ennemi subit de très grosses pertes et est rejeté jusqu'aux abords de Vauxaillon et Laffaux. Cent vingt prisonniers et cinq mitrailleuses restent entre nos mains.

Voici d'ailleurs comment le communiqué officiel de 23 heures, annonce les succès de nos troupes :

« Au Sud de l'Ailette, au cours d'une action offensive vivement menée, nos troupes ont enlevé depuis l'Ailette jusqu'à la route de Laon, plusieurs systèmes de tranchées et des points d'appui organisés à l'est de Neuville-sur-Margival. »

« L'ennemi qui a fait une défense héroïque est rejeté jusqu'aux abords de Vauxaillon et de Laffaux. Cent-huit prisonniers dont dix officiers et quatre mitrailleuses sont restés entre nos mains. »

La bataille, terminée avec la tombée de la nuit, reprend plus violente à l'aube, le 2 avril.

Le communiqué de 14 heures annonçait qu'« au sud de l'Ailette nos troupes, poursuivant leur succès, ont rejeté les Allemands au-delà de Vauxaillon. Des patrouilles en-

« nemies ont été prises sous notre feu et dispersées. Six mitrailleuses ont été capturées ! »

Vauxaillonnais, mes amis, retenons bien cette date du 2 avril 1917. Ce jour-là les soldats de la République triomphants délivrèrent notre village martyr.

Le 13 avril, on signale des rencontres de patrouilles au nord et au sud de l'Ailette.

Le même jour, le « Journal » publiait le compte-rendu d'une visite aux ruines encore fumantes de Coucy-le-Château. Nous en extrayons les lignes suivantes : « M. Accambray, député de l'Aisne, accompagné de M. Leullier, préfet de ce département et de M. Bugnicourt, rédacteur en chef de « L'Aisne », vient de visiter pour la seconde fois la partie reconquise de sa circonscription. M. Accambray a continué sa tournée par Trosly, par Saint-Aubin qui n'a pas été plus épargné, mais où il a eu la joie de trouver des évacués de Vauxaillon (canton d'Anizy-le-Château). »

Le rédacteur en chef de « L'Aisne » écrivait à la date du 7 avril : « Nous gagnons Saint-Aubin à peu près intact. Quelques maisons ont été brûlées; la population fort réduite, composée des femmes, des enfants et des vieillards au nombre de 170, s'est augmentée de 178 évacués de Vauxaillon. Le député et le Préfet s'enquirent de leurs besoins auprès de M. Ségard, qui fait fonctions de maire, et de M. Fortin, qui s'occupe plus spécialement de ses concitoyens de Vauxaillon. Une somme leur est remise, ils en donnent reçu, tandis que nous interrogeons les quelques habitants. Les Boches ont décampé dans la nuit du 17 au 18 mars, après avoir emmené le maire, M. Lefèvre-Colo et M. Canot. »

Le 13 avril, nous progressons à l'est de Coucy-la-Ville. Le 14, nous avançons de 200 mètres sur le plateau N.-E. de Quincy-Basse.

Notons en passant l'insistance du communiqué sur l'activité de l'artillerie qui annonce l'attaque !

Le 15, nos reconnaissances prennent pied dans les tranchées allemandes qu'elles trouvent bondées de cadavres. La formidable préparation d'artillerie aboutit, le 16 avril, au déclenchement de la plus grande attaque que l'on ait vue en France depuis la Marne. Nous attaquons sur un front de 40 kilomètres entre Reims et Soissons. »

Nous ne prendrons dans l'historique de la bataille du 16 avril que les faits intéressant notre commune, encore qu'il soit difficile d'isoler ce coin du reste du front.

LA CONQUETE DU SAILLANT DE LAFFAUX

« L'armée allemande, dans sa retraite en mars 1917 sur le front occidental, avait tenu à conserver la libre disposi-

« tion de ses voies de communication sur le grand centre de
« Laon; aussi avait-elle reculé lentement sur la route natio-
« nale qui mène de Soissons à Laon et, arrivée à la ligne de
« partage des eaux entre le bassin de l'Aisne et de l'Ailette,
« sur le plateau de Laffaux, avait-elle fait tête résolument à
« l'armée française qui la suivait et la pressait avec insis-
« tance.

« Se maintenir sur cette position était, pour l'armée en-
« nemie, d'une importance capitale.

« La fameuse ligne Hindenburg, ligne de suprême dé-
« fense des Allemands, qui affectait une direction générale
« nord-sud, des environs de Lens à l'Ailette, venait en effet
« se greffer sur la route de Soissons, précisément au Mou-
« lin de Laffaux, à une autre branche qui continuait vers
« l'est la ligne de résistance.

« C'était le Chemin des Dames, courant sur la crête ro-
« cheuse jusqu'à l'éperon de Craonne.

« Le carrefour de Laffaux se présentait donc comme un
« saillant dangereux vers le sud; il formait la pointe d'un
« redan, face à l'attaque française du sud.

« Cette position devait être tenue par l'ennemi avec
« toute l'énergie possible pour empêcher son front sud d'être
« bousculé et de voir s'ouvrir une trouée dans la direction
« de Laon.

« Le terrain se prêtait du reste à une facile défense.

LE TERRAIN

« Quand on a quitté Soissons et que l'on s'élève vers le
« nord par la grande route nationale de Paris-Bruxelles,
« on aborde tout de suite, à quelques kilomètres de Sois-
« sons, la falaise qui domine la rive droite de l'Aisne. A
« Crouy, on attaque la colline et sur trois kilomètres on
« monte péniblement pour arriver au plateau de Perrière,
« coté 173 (la vallée de l'Aisne est cotée 41 à Soissons). Dès
« lors la route nationale se maintiendra à cette altitude.
« 170 vers le Pont Rouge, 172 au moulin de Laffaux, 176 à
« l'Ange Gardien; ce ne sera que plus au nord, lorsqu'elle
« aura franchi la ligne de faite entre les bassins de l'Aisne
« et de l'Ailette, qu'elle redescendra vers Chavignon et dans
« la plaine de Laon.

Le plateau de Laffaux est abordé sous un angle voisin
de l'angle droit par la route nationale; il s'ensuit que l'atta-
que par le front sud se trouve dans des conditions défectueu-
ses, puisqu'elle est obligée d'affronter presque perpendicu-
lairement les défenses du plateau; heureusement quelques
ravins situés de chaque côté de la route nationale, celui de
Margival-Neuville vers l'ouest, celui de Nanteuil-la-Fosse

à l'est, permettent de tourner la défense frontale; mais la tête des ces ravins est tenue par les défenseurs du plateau de Laffaux.

Le Moulin en lui-même est une vieille construction sans importance; quelques bâtisses qui l'encadrent augmentent sa valeur comme moyen défensif; mais la position dans son ensemble est très forte, car les abords sont dépourvus de couverts, forment un glacis difficile à franchir et, de plus l'arête étroite du plateau lance à petite distance du front des pentes assez vives vers le nord, permettant de masser très près de la ligne de défense les troupes de soutien et de renfort. C'est ainsi que le plateau organisé défensivement par l'ennemi pourra présenter de grosses difficultés pour l'attaque, le village d'Allemant, situé dans un ravin nord et défilé des vues de l'attaque, servira de lieu de concentration pour les réserves ennemies. Vers l'est, dans la direction de la ferme de l'Ange Gardien, le plateau est plus étendu, plus dénudé du côté de l'attaque; les approches sont plus difficiles. Vers l'ouest, au contraire, le terrain semble plus favorable. Tout d'abord la ligne française, qui se prolonge vers Vauxaillon, soit dans la direction sud-est, nord-ouest, forme avec le plateau de Laffaux, un angle obtus permettant de prendre de flanc la position. Le terrain est couvert, raviné; il y a quelques bâtiments qui pourront servir de lieux de rassemblements, d'appui pour l'attaque : la ferme de Bessy, celle de Moisy, Bellevue, etc. La ligne française occupe la voie ferrée de Soissons dans sa partie entre Margival et Vauxaillon. Bien que détruite par l'ennemi sur certaines de ses parties, elle pourra encore être utilisée. C'est une précieuse ressource pour l'attaque.

SITUATION AU 16 AVRIL

Au 16 avril la situation se présente ainsi :

Du côté allemand, l'ennemi tient le plateau 157-160, le château de la Motte, le Moulin de Laffaux; à cet endroit sa ligne se brise vers l'est et suit la grande route nationale vers la ferme de l'Ange Gardien.

Les abords de la position sont tenus par lui; il a organisé défensivement le village de Vauxaillon, la ferme de Bellevue, celle de Moisy; de profondes tranchées, couvertes en avant par deux lignes de réseaux de fils de fer barbelés, courent de Vauxaillon à Laffaux, englobant les bouquets d'arbres et les bois éparpillés sur la pente du plateau.

La ferme de Moisy, la vallée Guerbette, le château de la Motte, enfin le village d'Allemant forment un ensemble défensif des plus sérieux.

Du côté français l'attaque a été confiée aux troupes co-

loniales, elles sont échelonnées derrière la voie ferrée de Vauxaillon-Margival. Les réserves sont massées vers Neuville-sur-Margival. Les troupes coloniales, les régiments de Sénégalais sont parvenus à la voie ferrée qui formera la barrière et le point de départ de l'attaque du 16 avril.

L'ATTAQUE DU 16 AVRIL

Au point du jour le corps colonial prononce son offensive; les troupes noires sont lancées à l'assaut et, par les ravins nombreux qui descendent du plateau, elles essayent de se glisser vers la hauteur où l'on perçoit nettement les lignes de fils de fer et les tranchées de l'ennemi. Une profonde tranchée, dénommée tranchée des CACATOES, court de la ferme de Bellevue à Moisy et devant les bois « dits bois triangulaires et bois 160. » Cette tranchée est doublée en avant de deux lignes de fil de fer barbelés.

Le ° Colonial, qui appuie le mouvement, suit les troupes noires qui abordent bientôt la ligne ennemie.

Profitant des ondulations du terrain, l'attaque française progresse malgré des pertes sensibles produites par un tir répété et continu de mitrailleuses allemandes placées sur la crête du plateau.

Le bataillon A du ° Colonial, qui a lancé à l'attaque ses quatre compagnies dans le ravin des Vaucelles, parvient grâce à la vigueur et à l'entrain des compagnies S et G, à pouvoir se rendre maître du bois triangulaire et du bois 160.

Le chemin creux qui va de la ferme du Bessy au bois 160 a permis à la compagnie S de se glisser à l'attaque de la corne ouest du bois; elle a pris pied dans le taillis et occupe la tranchée allemande. Cette compagnie a été citée à l'ordre du jour.

Vers la ferme du Bessy le combat a été encore plus acharné. Le ° Colonial engagé a abordé la ligne de défense ennemie et donne l'assaut à la tranchée dite « du Cormoran », mais cette tranchée a été protégée en avant par un large abatis, et la prise de cette partie du terrain est rendue bien difficile et nécessite de lourds sacrifices.

La situation semble rester stationnaire durant l'après-dîner, les munitions s'épuisent rapidement et l'attaque est obligée de se ralentir.

A 20 heures 30, une violente contre-attaque ennemie se déclanche sur tout le front; sur une certaine partie de terrain (bois triangulaire) l'ennemi, s'avancant dans l'ombre du taillis, pousse des cris de « Kamarades »; on distingue leurs mains levées et sans armes; arrivés à la tranchée française, les Allemands décrochent leurs grenades à manche, pendues en ceinture autour de leur corps, et inondent de

ces engins les lignes françaises surprises et confiantes. Une violente lutte corps à corps s'engage; il faut toute l'énergie des hommes du Colonial pour reprendre et garder la situation acquise au prix des plus durs efforts dans la journée du 16.

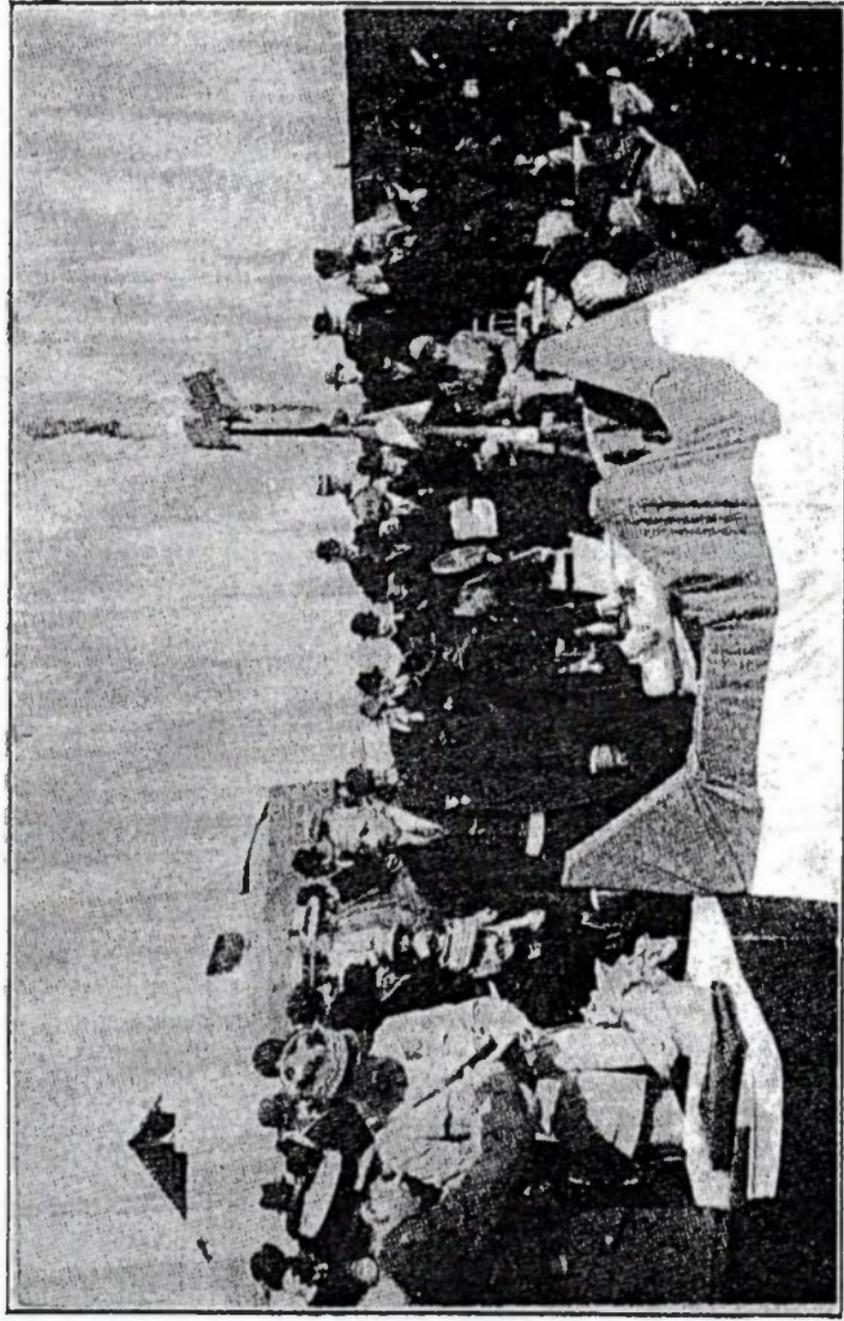
L'ATTAQUE DU 17 AVRIL

La nuit du 16 au 17 s'était passée sans grande tentative de la part de l'ennemi pour reprendre le terrain perdu; seulement quelques patrouilles allemandes s'étaient avancées et avaient pu être facilement éloignées. Un capitaine allemand éloigné et perdu était venu s'échouer devant un poste de coloniaux.

Le 17 au matin, vers 7 heures, l'attaque allemande se déclanche. Elle est soutenue par un feu vif de l'artillerie. Sous notre tir de barrage, elle ne peut avancer; mais vers 11 heures, elle essaye de renouveler son mouvement qui se trouve encore brisé par nos feux.

Il paraissait nécessaire au colonel P... commandant le... Colonial de s'emparer entièrement du bois 160 : c'était la possession de la hauteur conquise, la main-mise sur la crête du plateau et le village d'Allemant tourné par l'ouest. Le... Colonial, qui avait abordé la tranchée du Rouge-Gorge et menaçait le mamelon 171, semblait favoriser le mouvement d'attaque; déjà quelques éléments français avaient pu pénétrer jusqu'aux fossés de défense du château de la Motte; malheureusement l'épuisement des munitions était tel qu'on ne pouvait espérer produire une semblable attaque sans être au préalable fortement approvisionné. La situation devenait donc inquiétante, d'autant plus qu'une nouvelle contre-attaque allemande se produisant, on pouvait craindre d'être rejeté de la ferme du Bessy sur le ravin et la voie ferrée. Le... Colonial dynamita alors toutes les tranchées allemandes du Cacatoès et se retira sur la position du Bessy.

Le 17 au soir, les lignes françaises s'étendaient du sud de Vauxaillon à la ferme de Vaucelles, à la tranchée de la Banque, contournaient tout le mamelon 171 au sud du château de la Motte pour venir aboutir au boyau de l'Ortolan conquis, au Moulin de Laffaux (Commandant Bouvier de Lamotte). « Pays de France du 7 juin 1917. » Vous venez de lire le récit de la bataille fait par un breveté d'Etat-Major : c'est-à-dire par un spectateur. Ecoutez maintenant la voix du lieutenant Charles Tardieu. C'est un acteur qui parle. Son récit ne le cède en rien comme précision à celui du Commandant Bouvier de Lamotte. Il a seulement une qualité de plus : il est animé et plus poignant. Lisez plutôt :



M. Lejeune, Maire, reçoit à Anizy-le-Château, du Maréchal Fayolle
la Croix de Guerre de la Commune

« A LAFFAUX (le 16 Avril 1917)

« L'offensive du 16 avril 1917 devant Laffaux, il est impossible d'en aborder le récit ex-abrupto sans avoir dit un mot des événements qui la précédèrent, de la façon dont elle fut préparée, de l'état physique et moral des troupes, et du terrain où elle allait se développer. Peut-être que ces considérations jointes à la tactique employée par les Allemands, admirablement servis par la configuration du champ de bataille, aideront à comprendre pourquoi cette offensive n'a pas donné ce qu'on attendait d'elle.

« Cela s'entend de la 2^e Division coloniale, composée des 22, 24, 41 et 43^e régiments coloniaux, à laquelle les conditions du combat moderne et la position d'assaillant de première ligne me font un devoir de borner mon témoignage visuel.

« FATIGUE. INCERTITUDE

« Le 1^{er} Corps colonial (général Berdoulat) tenait les tranchées, ou y travaillait depuis le mois de novembre 1916; et à quel point cet hiver-là fut pénible et rigoureux, on s'en souvient.

« Il allait au grand repos quand on le lança sur les Boches en retraite sur Saint-Quentin (15-25 mars 1917); et il y retournait quand il reçut l'ordre de remonter par étapes vers Soissons.

« Le 8 avril, nous relevions les éléments avancés du 19^e et du 118^e d'infanterie, dont la progression s'était arrêtée à 300 mètres du village et du Moulin de Laffaux.

« On était las, transis, soutenus seulement par les nerfs. On voyait chaque jour disparaître des camarades et s'émietter des compagnies. On était ivres de sommeil et de malaises, et néanmoins décidés à en « mettre un bon coup » pour gagner ce repos dont on nous leurrait depuis si longtemps.

« Des bruits contradictoires se répandaient. S'il est permis au chroniqueur d'éclairer des impressions passées à la lumière des faits connus, il est certain que la troupe subissait les contre-coups du doute et de l'incertitude maladroitement semés de haut. On attaque, on n'attaque plus. C'est pour ce soir, c'est pour demain. Nous marchons sur Laffaux, non sur le Moulin; non, sur La Motte; nous changeons constamment de secteur; l'artillerie prépare mollement. Les Allemands ne demandent évidemment qu'à se retirer, comme devant Saint-Quentin. C'est en vain que l'aviation signale des mouvements de troupes et des travaux; c'est en vain que nos patrouilles sont décimées, c'est en vain que l'on constate le caractère insuffisant de l'artillerie sur les réseaux; cette persuasion est si bien ancrée dans toutes les cervelles que

Les avertissements lucides du général Berdoulat ne l'ébranlèrent pas.

« LE CHAMP DE BATAILLE »

« On ne se dissimulait pourtant pas les difficultés de l'entreprise, dont la principale résidait dans la configuration du terrain. Qu'on imagine une succession de plateaux étroits, bosselés, coupés de chemins creux et de vallons profonds, où s'ouvrent d'innombrables carrières, places d'armes formidables.

« Les Allemands nous dominaient de leurs positions appuyées au sud, sur le Moulin de Laffaux qui commande la route de Maubeuge sur le village couronnant la crête qui surplombe et surveille la vallée marécageuse suivie par la voie du chemin de fer; plus au nord, sur l'éminence de la ferme La Motte; enfin sur le plateau Moisy et les pentes boisées du Mont des Singes.

« On connaissait mal les nombreuses carrières dont le pays est troué comme une éponge. Dans le secteur d'attaque qui me fut dévolu, il y en avait deux que je devais conquérir avec mon peloton. Au dernier moment, on eut connaissance d'une troisième voisine : « Eh bien, me dit tout simplement le commandant Leca, vous la prendrez aussi. »

« LES ORDRES ARRIVENT »

« Le 15, peu avant le repas du soir, arrivèrent les ordres. Nous devons marcher suivant un axe sud-ouest-nord-est, en direction d'Allemant, de Vaudesson, Anizy-le-Château et Laon, dont nous étions à 25 kilomètres et que nous devons atteindre le quatrième jour.

« Les hommes emportaient quatre jours de vivres, des grenades, des outils, deux musettes, cent-cinquante cartouches, une couverture, la toile de tente, le masque, les ustensiles de campement, tout un « barda » qui, joint au sac et au fusil, muait les coloniaux non pas en assaillants, mais en bêtes de somme.

« L'heure H était fixée au lendemain matin 9 heures, tandis que les corps d'infanterie qui nous encadraient partaient, eux, dès six heures.

« J'ai l'impression, encore vague, que notre élan est coupé d'innombrables, d'infénales mitrailleuses sorties au dernier moment des carrières et embusquées aux quatre coins de l'horizon, à Laffaux, au Moulin, sur l'éminence de la Motte, à droite, à gauche et devant nous, balayent la route de Maubeuge, le plateau que nous venons de traverser et celui qui s'étend, arrondi comme une carapace de tortue, sous mes yeux; des rafales meurtrières brisent net tout départ et

interdisent toute avance sur la deuxième ligne où le boche est retranché. C'est la journée des mitrailleuses. Le terrain en est farci; chaque buisson, chaque éminence, chaque nœud de tranchées en recèle une ou deux.

« Là-bas, du côté du 22^e colonial, vers le Moulin, une fusillade nous parvient et, sur notre gauche on a l'air de se battre à la grenade. Aux flancs des ravins des Babilonnes et de Bessy, j'aperçois des marsouins du 41^e colonial qui avancent en rampant. Tout le long de la crête qui domine la route du Moulin de Laffaux à Pinon s'étend la tranchée boche du Rossignol. Je fais un signe : « En avant ! Suivez-moi ! »

« Nous grimpons sur le plateau. Nous sommes une trentaine qui courent tête baissée sous les rafales que notre apparition a déchaînées. Nous remontons la pente, et, tout à coup, le réseau ennemi nous apparaît à cinquante mètres, presque intact, inextricable, infranchissable.

« Sous ce tir fauchant, nous nous affalons, bien arrêtés cette fois, incapables d'aller plus loin par nos seuls moyens. Des trente hommes qui m'ont suivi, une dizaine sont tombés. Les autres sont éparpillés autour de moi, dans des trous d'obus.

« Je consulte ma montre : 10 heures et demie ! Le soleil s'est caché. Le tintamarre continue et c'est à peine si je peux me faire entendre : « Travaillez, creusez ! » leur crie-je. Ils ont compris. Je tire mes cartes, mon stylo, mon revolver, mes fusées, mes feuilles de rapport et je m'oriente. Il est dangereux de lever la tête. Le sergent Etchegaray, mon cousin, qui s'y hasarde, reçoit en plein front une balle dont l'éclatement projette son casque à deux mètres et fait de son crâne une bouillie sanguinolente.

« J'ai l'impression d'être isolé. Derrière moi, le chemin creux; plus loin, les premières tranchées boches conquises où je vois des camarades arrêtés. Ce champ de bataille bosselé, tourmenté, pustuleux, que tout à l'heure des vagues humaines animaient de leurs lignes ondulantes en marche, n'est plus qu'un champ de mort couvert de cadavres éparpillés et où se traînent quelques blessés. Je lance une fusée de position, et comme le 75 est un peu court, je demande l'allongement sans résultat. Je rédige un rapport que je confie à mon voisin. Une rafale l'abat avant qu'il ait atteint le chemin creux. Tandis que Baux fortifie mon trou, je recommence mon rapport. Un autre des mes hommes part et tombe comme le premier.

« Mon troisième coureur rampe comme un ver et saute enfin dans le ravin. Parviendra-t-il ? Le combat paraît tourner au duel d'artillerie. Nous commençons à recevoir le marmitage boche. Et j'ai beau demander l'allongement du 75,

mes fusées ne servent à rien. Nous ne pouvons que tenir là, jusqu'à l'arrivée des renforts. Le temps passe. Les rafales de mitrailleuses font se terrer toute vie. Plus rien ne bouge du côté du 22^e colonial ni du côté du 41^e. Vers midi, un de nos avions nous survole.

« J'étaie mes panneaux. Puis ce sont les taubes très haut, sur nos têtes. Le marmitage me tue des hommes. Je n'ai plus autour de moi qu'une dizaine de survivants, et sur le bord de mon trou, deux ou trois cadavres. Ce blessé à la mâchoire râle maintenant. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi notre artillerie ne détruit-elle pas les barbelés du Rosignol et pourquoi ne tente-t-on pas un nouvel effort ? Pourquoi cette désolation et cette solitude sur le champ de bataille ? Pourquoi les camarades, derrière nous, n'avancent-ils pas ?

« Vers une heure, je perçois de l'agitation chez l'ennemi. Des Boches paraissent en courant du côté de la Motte, et se jettent dans une tranchée à notre gauche. Est-ce une contre-attaque qui se prépare ? Je n'en puis douter ? Je le signale et envoie un nouveau coureur qui parvient à gagner le chemin creux et disparaît. Nous nous défendons toujours ! J'épuise mes fusées-signaux. Mon fusilier V. B. n'a plus de munitions. Il veut venir à moi et tombe au bord du trou en m'inondant de sang et de cervelle. Est-ce qu'on va nous laisser là sans rien tenter ? Aussi loin que ma vue s'étend, au nord et au sud, je n'aperçois plus rien. Quelque marsouin, de temps en temps, bondit d'un trou à un autre ; des têtes se montrent au loin, derrière nous. C'est tout. En me penchant, j'aperçois tout de même des gens de la 11^e dans un tronçon de boyau à ma droite.

« Tout à coup, le vallon du Bessy retentit d'éclatements caractéristiques : on se bat à la grenade et plus loin vers le Mont des Singes, les mitrailleuses s'affolent. Du côté de La Faux également la fusillade est plus nourrie. C'est la contre-attaque. Si nous résistons c'est parfait. Sinon !... Cela dure. Le vent souffle en tempête. Le ciel se couvre. Le Boche ne nous marmite plus.

« Dans le lacis des boyaux, je vois distinctement l'ennemi en veste, sans sac, s'infiltrer et avancer à la grenade.

« Il est deux heures et demie. On se bat derrière moi. Ça tape dur. Au nord et au sud la fusillade s'espace. Tout à coup, je n'en crois pas mes yeux ! Je vois, oui, je vois des marsouins courir en avant, déséquipés, et se jeter dans un boyau qui vient du chemin creux, tandis que les boches réoccupent leurs tranchées de première ligne.

« Hélas ! tant de morts ! tant de sacrifices ont été vains ! Là-bas sur la route de Maubeuge, qu'est-ce donc que ces capotes bleues qui s'avancent ? Des prisonniers aussi !

« A ma gauche, dans les bois qui couvrent les pentes du plateau de Vauxaillon, je n'entends plus rien. Un silence tragique y règne que déchirent des coups de feu espacés !

« Eh quoi ! l'échec ? Quand il suffisait d'un petit effort pour culbuter l'ennemi dans les bas-fonds d'Allemant et conquérir au moins cette crête du chemin de Pinon !

« Que faire ? Ils ne se hasardent point devant nous. Ça leur coûterait trop cher. Ils nous entourent.

« — Nous sommes foutus ! » rage Baux.

« — Résistons sur place, dis-je; nous verrons à la nuit ! »

« PREPARATIFS

« La pluie qui, jusque là, tombait modérément devint torrentielle. Un petit contingent de Sénégalais ruisselants, grelottants, vint s'agglomérer à nous. Nous passâmes la nuit à distribuer les vivres et les munitions.

« Il fallut se mettre à la recherche des caisses de grenades cachées dans le bois et qu'on ne retrouvait plus dans les ténèbres. On n'entendait qu'appels, jurons, plaintes et malédictions. Tout le monde était énervé, exaspéré, harassé. A 3 heures, nous mettions sac au dos, longions la voie ferrée de Margival à Vauxaillon et nous hissons sur le plateau que traverse, au nord de Laffaux, le chemin vicinal qui va de Neuville-sous-Margival à Laffaux.

« Il faisait jour déjà quand nous arrivâmes dans nos lignes; et, comme nul boyau ne reliait à elles les parallèles de départ, c'est à découvert, au nez des boches, que nous dûmes nous y installer. On ne pouvait plus sottement les avertir de nos intentions.

« Il était 5 heures 15.

« DANS LES PARALLELES

« Ils nous regardèrent prendre nos dispositions sans tirer un seul coup de fusil, soit qu'il entrât dans leur dessein de nous laisser croire à leur retraite, soit qu'ils ne voulussent pas dévoiler prématurément leurs mitrailleuses.

« La pluie avait cessé avant l'aube, et le soleil se montrait. Le fossé rétréci où nous attendions n'était qu'une ornière pleine de glaise gluante, où nous enfoncions jusqu'aux chevilles.

« Nous y étions depuis cinq minutes à peine que le boche déclanchait sur nous un tir de barrage.

« Entre deux rafales, j'examinai le terrain.

« Nous occupions, nous, 24^e colonial, une position nord-sud, parallèle à peu près au chemin de fer, en travers du plateau, et perpendiculaire au chemin Neuville-sous-Margival-Moulin de Laffaux. A notre droite, le 22^e colonial atta-

quait dans l'axe de la route de Maubeuge; à notre gauche, le 41^e dans le ravin des Babilonnes, et plus loin, le 437^e Colonial appuyé sur Vauxaillon.

« A 6 heures, nous entendons l'assourdissant cataclysme d'artillerie déchaîné en amont et en aval de l'Ailette. Devant nous, nul indice de vie jusqu'à 9 heures. Nous nous amusons à contempler les courbes des torpilles que nous crapouilleteurs envoient sur le village. Nous cassons la croûte en devisant. Nous étions persuadés qu'il n'y avait devant nous qu'un rideau peu consistant. L'adjudant Figuières ne partageait pas notre optimisme: « Nous allons tomber sur un bec me confie-t-il à voix basse ».

« Nous étions un peu fébriles, impatients, anxieux. Vers 8 heures et demie, je fis pratiquer dans le parapet, les escaliers de franchissement, et je montrai à mes hommes la direction à suivre.

« Derrière moi, je voyais les compagnies de seconde et troisième vague, le commandant Leca au centre avec le capitaine Rancoul. Le capitaine Lagailarde, avec la 10^e, le lieutenant Fillète avec la 9^e; le capitaine Vachey avec la 11^e à ma gauche, la 18^e à ma droite.

« A 8 heures 55: sac au dos ! Baïonnette au canon ! Je prépare mon petit appareil photographique et tire ma montre. Plus que deux minutes, plus qu'une. « Attention les gars ! En avant ! »

« LA BATAILLE

« Jamais journée de combat commencée avec les résolutions les plus viriles au cœur et dans l'âme, les espoirs les plus fous, ne se termina dans un tel effondrement.

« A mon cri, les poilus bondissent, je les photographie : « clic » fait mon appareil et je saute sur le parapet. Une seconde, notre ligne hésite sur la direction. Je fais un geste et nous partons. En bas, sur la route de Maubeuge, le 22^e avance par bonds, et le 41^e à notre gauche entre dans le petit bois du Bessy. Les balles claquent à mes oreilles. Je me retourne et photographie la deuxième vague. Les coups de fouet des balles se font plus drus autour de nos têtes et voilà les mitrailleuses qui s'en mêlent. Ça devient sérieux. Je fourre mon appareil dans ma capote et la canne à la main j'entraîne mes hommes. Ils avancent difficilement dans ce terrain gluant, inégal, troué comme une écumoire; ils avancent trop chargés, légèrement courbés, la bouche ouverte, bientôt essouffés. Les tirs de barrage nous mitraillent d'éclats et étendent sur le plateau un nuage épais de fumée terrestre.

« Le sergent Jourda est tué, l'adjudant Figuières est tué. Notre ligne se disloque et semble se vider.

« Les deuxième et troisième vagues avancent toujours, mais combien minces déjà. Il me semble y percevoir un flottement, une hésitation. Dans le ravin des Babilonnes des hommes courent, et vers le Moulin, d'autres bondissent de trou en trou. Voici le premier réseau. Plutôt que de le longer pour y chercher une brèche, nous enjambons les barbelés. Mon ordonnance Albinge, s'arrête, une cuisse fracassée. Nous trébuchons, nous nous déchirons, nous nous lacérons le visage, les mains et les vêtements, aux ronces de fer. Il ne faut pas moins de deux minutes à ceux d'entre nous qui n'y restent pas pour nous dépêtrer de ce maudit réseau. Enfin c'est fait. Il me reste à peine quelques hommes; en courant nous traversons le chemin vicinal, et voici la première tranchée ennemie, large fossé de boue liquide où paatagent des mitrailleurs boches. Grenades !

« Ils lèvent nos mains et filent vers nos lignes. Je jette ma canne et tire mon revolver. Nous sautons la tranchée et continuons à marcher de l'avant. Deuxième tranchée vide, et puis nous tombons dans une sorte de chemin creux, très encaissé où nous pouvons souffler un instant. Des hommes de diverses compagnies, un sergent, un adjudant sont appuyés au talus.

« — Qu'est-ce vous faites-là ?

« — Mon lieutenant, dit l'un d'eux, le commandant Leca est tué; le capitaine Rancoul aussi. Il n'y a plus d'officiers ! »

« Je me retourne. D'innombrables taches bleues immobiles sur le sol : des blessés rampent; plus loin dans nos lignes de départ, de nouvelles vagues se glissent.

« — Eh ! bien, je prends le commandement, dis-je, en avant ! »

« Nous escaladons le talus abrupt. J'ai pour voisin le caporal Baux et un fusilier V.B.... Tandis que Baux, calme comme au stand, s'exerce sur silhouettes mobiles, j'examine la situation.

« Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les nôtres ne prononcent pas une nouvelle offensive. Elle nous porterait certainement au delà du Rossignol.

« Le temps passe dans cette attente angoissante. Nos munitions s'épuisent. Je n'ai plus de fusées. D'ailleurs à quoi me serviraient-elles ? Je ne vois plus mes voisins de droite. Au loin la canonnade du Chemin des Dames a presque cessé. Le soir commence à tomber.

« Nous nous soutenons de biscuits et de rhum dont ma gourde est encore pleine. Il n'y a plus à espérer de renforts. Je ne puis pas rester plus longtemps. « Nous allons, dis-je à Baux, gagner le chemin creux; peut-être est-il encore libre ».

« Je bondis poursuivi par la mitrailleuse. Je roule au fond du chemin creux. On me tire dessus, ma chute me

sauve ! Des boches me couchent en joue en criant « Kama-rade ! » Je me relève et frotte machinalement mes mains à ma capote. Ils ne me tuent point. Ils m'emmènent... Ils m'emmènent ! (Extrait du tome 2 de la Grande guerre, vécue, racontée, illustrée par les Combattants. Librairie Aristide Quillet).

Sur le reste du front nous obtenions des résultats importants. Les plateaux de Craonne et de Vauclerc, les villages de Chivy, de Braye-en-Laonnois, Ostel, Chavonne, Vailly, Condé-sur-Aisne, Celles, Nanteuil-la-Fosse, Sancy, Jouy, Aizy étaient tombés entre nos mains. Nous avons fait 40.000 prisonniers, enlevé 500 canons et un millier de mitrailleuses.

Dans la région de Vauxaillon, par contre, les gains obtenus étaient insignifiants en regard des lourdes pertes que nous avons essuyées. Le 1^{er} Corps colonial progressa très lentement dans un terrain difficile et put à peine atteindre en certains points les deuxièmes lignes allemandes. Nous conservions Laffaux et la ferme de Moisy.

Le secteur de Vauxaillon reste très agité les jours suivants. Reconnaissances, coups de main, attaques se succèdent sans arrêt. Le 25 avril une attaque allemande se déclanche au nord du village. Elle est aussitôt enrayée par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses. L'ennemi est rejeté en désordre dans ses lignes, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

Le 26, les boches se rassemblent au sud de l'Ailtète en vue d'un retour offensif sur Vauxaillon. Ils sont dispersés à coups de mitrailleuses et par nos feux d'artillerie. Quelques prisonniers restent entre nos mains. Sur l'un d'eux on a trouvé un carnet de route contenant des renseignements comme ceux-ci :

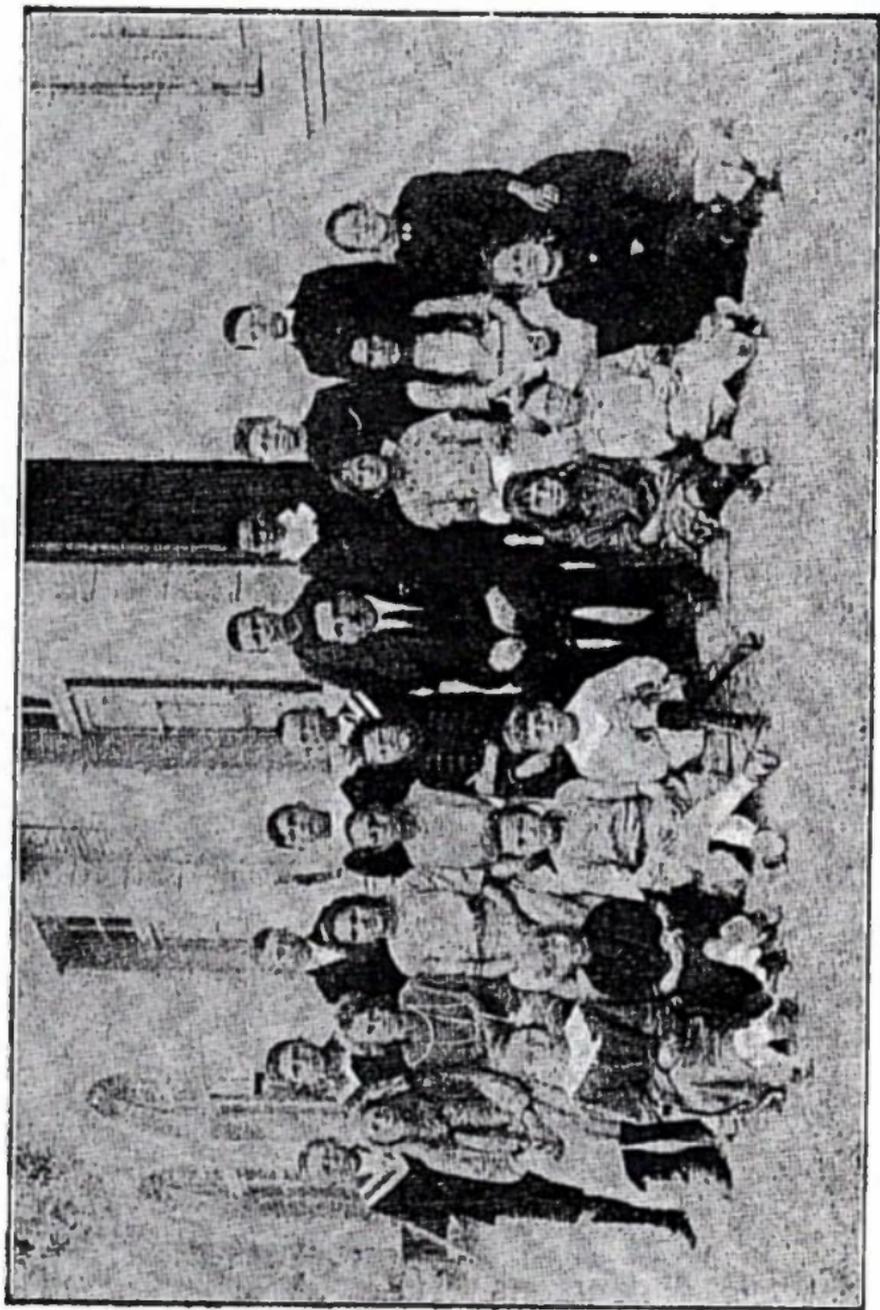
« 2 mars. Nous commençons la nouvelle position. »

« Du 3 au 9 mars Installation dans les tranchées près de Vauxaillon. »

« 13 mars. Le matin, repos. L'après-midi, démolition de maisons ». »

Le 4 mai, à la suite de la conférence interalliée tenue à Paris la veille, le Généralissime français fait reprendre, sur l'Aisne et le Chemin des Dames, la bataille interrompue, on a vu dans quelles conditions.

L'attaque se déclancha à 6 heures du matin. Quelques heures plus tard, la 10^e armée, dans un irrésistible assaut, adroitement conduit et brillamment mené, se rendait maîtresse de Craonne, village entouré de redoutables défenses, dont la possession permet de dominer la route de Reims à Laon. Après des contre-attaques très violentes de l'ennemi, nos troupes maintenaient partout les positions conquises.



VAUXAILLON. -- Les Elèves des Ecoles

Le 5, nos opérations continuent à se développer en liaison avec celles des armées britanniques. Dans la région au nord-est de Soissons et sur le Chemin des Dames, malgré la résistance acharnée des Allemands qui ont jeté sans compter dans la lutte des contingents importants, nos troupes ont remporté de très brillants succès.

Au sud-est de Vauxaillon, nous avons attaqué le saillant de la ligne Hindenburg et avons enlevé les positions allemandes sur un front de six kilomètres environ, d'une part sur la ligne Ferme Moisy-Moulin de Laffaux et, d'autre part, à l'est du moulin où nous avons porté nos lignes jusqu'aux abords immédiats de la route de Soissons à Laon, au nord de Nanteuil-la-Fosse et de Sancy. L'ennemi a subi des pertes exceptionnellement élevées au cours des contre-attaques qu'il a multipliées dans toute cette région et qui ont été brisées par nos tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Des colonnes allemandes, aperçues en marche vers Charmizy et Chamouille, ont été prises sous le feu de nos batteries lourdes et dispersées.

« Dans la région du Chemin des Dames, notre infanterie s'est emparée de la totalité du plateau.

« Le chiffre des prisonniers décomptés dans la journée dépasse actuellement quatre mille trois cent, qui s'ajoutent aux mille que nous avons faits hier. (Communiqué officiel du 5 mai 1917, 11 heures du soir.)

Ces résultats heureux ont été obtenus par le pilonnage des positions ennemies qui a été fait dans des conditions excellentes et aussi grâce au mordant de nos poilus qui, admirablement conduits, ont pu opérer utilement sur un terrain complètement bouleversé.

Le 5 mai, au soir, la ligne du front passait approximativement de l'ouest à l'est par Vauxaillon, le nord du Moulin de Laffaux, tout près du petit village d'Allemant, les pentes sud de la côte 153, le nord de Braye-en-Laonnois, le nord de Cerny-en-Laonnois, traversait la forêt de Vauclerc dans sa partie supérieure et aboutissait au point 80, au nord-est de Craonne.

A partir de ce moment le secteur de Vauxaillon retrouvera un calme relatif jusqu'au mois d'octobre 1917, époque à laquelle sera livrée la grande bataille de la Malmaison.

Il est cependant bon de noter la situation, entre ou à proximité des premières lignes du village et du territoire communal. Les Allemands tenteront à plusieurs reprises de réagir, souvent avec violence, pour réoccuper les formidables positions défensives de la ligne Hindenburg que les nôtres leur ont enlevées et contre lesquelles viendront désormais se briser toutes les attaques de l'ennemi. Pendant ce temps d'arrêt que subit la bataille, les coups de main, les raids

dans les tranchées, les duels d'artillerie remplissent les jours et « alimentent les communiqués ».

Voici ceux d'entre eux susceptibles de nous intéresser parce que nous y trouvons relatés des faits d'armes et des combats concernant notre commune :

« Du 8 mai, 14 heures. --- Au cours de la nuit, l'ennemi a contre-attaqué à l'est de Vauxaillon et sur le chemin des Dames vers le Panthéon et Cerny. Toutes les tentatives allemandes ont été brisées par nos feux. »

« 8 mai, 23 heures. --- Escarmouches à la grenade à l'est de Vauxaillon. »

« 14 mai, 14 heures. --- Nous avons repoussé ce matin de fortes reconnaissances allemandes qui tentaient d'aborder nos lignes, en divers points : au nord-est de Vauxaillon, à l'ouest de Craonne, à la côte 108, près de Sapigneul et en Champagne, au sud-ouest de Nauroy. Toutes ces tentatives ont complètement échoué sous nos feux. L'ennemi a subi des pertes énormes et a laissé des prisonniers entre nos mains. »

« 18 mai, 23 heures. --- Journée relativement calme, sans action d'infanterie. La lutte d'artillerie, intermittente sur la plus grande partie du front, a été assez vive dans la région au nord de Neuville-sur-Margival, vers la ferme de Moisy et dans le secteur du Cornille. »

« 26 mai, 23 heures. --- Actions d'artillerie intermittentes sur la plus grande partie du front, assez vives dans la région ouest de Vauxaillon, et en Champagne, dans le secteur du Mont haut et du Tété. Un coup de main ennemi sur nos petits postes au nord-est de Vauxaillon a complètement échoué. »

« 31 mai, 23 heures. --- Actions d'artillerie assez vives dans la région de Vauxaillon-Laffaux et au nord-ouest de Reims. »

« 6 juin, 14 heures. --- La nuit a été agitée sur une grande partie du chemin des Dames et plus à l'ouest entre l'Ailette et la route de Laon. La lutte d'artillerie a pris un caractère de grande intensité dans la seconde partie de la nuit, notamment à l'est de Vauxaillon, au nord du Moulin de Laffaux et au nord-ouest de Bray-en-Laonnois. »

« 6 juin, 23 heures. --- Ce matin à la suite du bombardement de nos positions entre l'Ailette et la route de Laon et au nord-ouest de Bray-en-Laonnois, les Allemands ont prononcé plusieurs attaques en divers points de ce secteur. Deux tentatives sur le bois de Mortiers, au nord de Vauxaillon, ont été brisées immédiatement par nos feux et n'ont valu à l'ennemi d'autre résultat que des pertes sensibles. »

« 20 juin, 14 heures. --- Vers la fin de la nuit, l'ennemi a dirigé un fort bombardement sur nos positions comprises entre l'Ailette et le Moulin de Laffaux. »

« 20 juin, 23 heures. — A la suite du bombardement signalé dans le communiqué de ce matin entre l'Ailette et le Moulin de Laffaux, les Allemands ont attaqué nos positions sur plus d'un kilomètre. L'attaque a été très violente et menée avec des effectifs importants a réussi à prendre pied dans une partie de la tranchée de première ligne à l'est de Vauxaillon. »

« 21 juin, 14 h. — L'attaque lancée hier par les Allemands sur le mouvement de terrain à l'est de Vauxaillon, a été extrêmement violente. Préparée par un puissant bombardement et menée par des troupes spéciales d'assaut appartenant à une division fraîche venue de Russie, l'attaque s'est heurtée à la résistance acharnée de nos troupes. Tous les efforts tentés par l'ennemi pour développer les quelques avantages qu'il avait conquis au premier choc ont été brisés par nos feux et nos contre-attaques. Les Allemands n'ont pu finalement pénétrer dans notre tranchée de première ligne qu'en deux endroits : au sud du Mont des Singes, sur un front de quatre cents mètres environ et au nord de la ferme de Moisy, sur un espace de deux cents mètres. Un énergique retour offensif de nos troupes nous a permis, ce matin, de reprendre la portion occupée au sud du Mont des Singes, où nous avons trouvé de nombreux cadavres témoignant des pertes élevées subies par l'ennemi. Nous avons fait cinquante prisonniers. »

« 21 juin, 23 heures. — Au cours de la journée, le combat s'est poursuivi à notre avantage à l'est de Vauxaillon. Une contre-attaque de nos troupes sur la partie de tranchée occupée par l'ennemi dans le secteur de la ferme Moisy a donné de sérieux résultats. A l'heure actuelle, nous avons repris la totalité de nos positions à l'exception d'un saillant situé à 400 mètres au nord-est de cette ferme où des fractions ennemies se maintiennent encore; la lutte d'artillerie reste très vive dans toute la région. »

« 22 juin, 14 heures. — La lutte d'artillerie s'est poursuivie à l'est de Vauxaillon et s'est étendue au cours de la nuit dans la région au sud de Filain et au nord de Braye-en-Laonnois, où elle a pris un caractère d'extrême intensité.

« 23 juin, 14 heures. — La nuit a été marquée par un violent bombardement suivi d'une nouvelle série de tentatives allemandes sur les points attaqués les jours précédents, d'une part, dans la région de Vauxaillon, d'autre part au sud et au sud-est de Filain. Toutes ces attaques ont été repoussées et n'ont valu à l'ennemi que des pertes sérieuses sans aucun avantage.

« 24 juin, 23 heures. — Dans la région à l'est de Vauxaillon, une vive contre-attaque de nos troupes nous a rendu la

majeure partie du saillant encore tenu par l'ennemi au nord-est de la ferme de Moisy. »

« 6 juillet, 14 heures. — La lutte d'artillerie a été par moments assez vive entre l'Ailette et l'Aisne. Trois tentatives de coup de main sur nos petits postes ont échoué sous nos feux. »

« 6 juillet, 23 heures. — La journée a été marquée par une recrudescence d'activité de l'artillerie dans les secteurs de Vauxaillon, Laffaux, La Royère et Braye-en-Laonnois. »

« 8 août, 14 heures. — Au début de la nuit, activité très marquée des deux artilleries sur la plus grande partie du front de l'Aisne. Des détachements ennemis qui tentaient d'aborder nos lignes à l'est de Vauxaillon et à l'ouest du plateau de Californie, ont été repoussés par nos feux. »

« 12 août, 14 heures. — Dans le secteur Ferme de Moisy-Moulin de Laffaux, nos reconnaissances ont effectué plusieurs incursions dans les lignes ennemies et ont ramené des prisonniers. Hier un appareil ennemi a été descendu par nos feux de mitrailleuses au nord-est de Vauxaillon. »

« 27 août, 14 heures. — Sur le front de l'Aisne, les Allemands ont manifesté cette nuit une grande activité. Après un bombardement très vif, leurs détachements spéciaux ont prononcé une série d'attaques en divers points de nos lignes, notamment à l'est de la ferme de Moisy, à l'est et à l'ouest de Cerny, ainsi que de part et d'autre du monument d'Hurtetbise. Partout la vigilance de nos troupes a déjoué les tentatives de l'ennemi qui n'a pu obtenir le moindre résultat. »

Qu'était devenu, au cours de ces combats gigantesques, le riant village de Vauxaillon ? Il est facile de le présumer. Dès le 28 juin 1917, Georges Prade, à son retour du front où il « était allé jeter un coup d'œil d'ensemble sur la fameuse ligne Hindenburg », écrivait dans « Le Journal » :

« Nous sommes montés pour saisir l'ensemble de cet immense champ de bataille de plus de cinq lieues, au sommet de Coucy-le-Château dont les ruines titanesques, le donjon farouche et superbe, la fameuse tour de 55 mètres de haut et de 32 mètres de diamètre, la plus grosse tour du monde, les quatre tours de 33 mètres qui l'encadraient, ont été sauvagement détruits par les Allemands. Du haut du plateau, qui, à lui seul, commande la plaine, nous voyons largement la puissante et formidable charnière de la ligne Hindenburg. Au-dessus de la vallée de l'Ailette, que double le canal, s'élève une espèce de muraille couronnée à gauche par une masse vert sombre, la forêt de Pinon; puis une tache claire, un peu en retrait, le plateau de la Malmaison, l'amorce par où s'enfuit, le long de l'isthme bizarrement découpé, le terrible Chemin des Dames. A droite, dans le paysage et plus près

Laffaux, plus près encore, à peine visibles, dans le flanc de la vallée, s'accrochant aux premières pentes, les maisons lanchées de Vauxaillon. De lourds panaches noirs de fumée ouronnent sans cesse les hauteurs. »

Cette description ne manque pas d'originalité. Elle nous fait penser à cette page, où Chateaubriand affirme que « sous les rapports du paysage, les ruines sont plus pittoresques que le monument frais et entier. »

Mais la réalité est tout autre; elle est triste et émouvante. M. Paul-Albert Leroy, un enfant du pays, apprit la délivrance de Vauxaillon à Nieuport, où il se battait. Il demanda et obtint une permission exceptionnelle de trois jours pour venir visiter son village. De Soissons où il est arrivé en chemin de fer, il se rend donc à Vauxaillon en passant par Terny. Il lui fallut, à la Croix du Poteau, traverser un barrage, peu dense heureusement, et quittant la route battue par l'artillerie ennemie, il suivit le boyau qui, à travers le bois des Carniers, aboutissait au Moulin. Ah ! l'horrible vision. Plus d'église, plus d'école, plus de Château... rien ! Le désert et le silence. Des maisons, il ne reste que la carcasse aux ouvertures multipliées. Les toits soufflés ou troués par les obus, les charpentes en partie brûlées ou brisées, les grilles tordues, les arbres des jardins abattus et mutilés témoignent des sanglants combats qui se sont déroulés.

M. Leroy erre à travers ces décombres, cherchant obstinément sa maison, son jardin, ces lieux aimés où il est né, où il a vécu et grandi. Il rêve ! il pleure.

Soudain des balles claquent à ses oreilles. Non loin de la rue des Bérons, un obus éclate, puis un autre, puis un troisième : c'est la danse qui commence. Du bois de Mortiers, les Allemands balaient, avec leurs mitrailleuses et leurs canons, toute la partie nord du village. Il est dangereux de s'y aventurer !

M. Leroy revient sur ses pas ! Dans un boyau, en face de la maison de M. Arcade Féry, deux de nos « cuistos » font la « popote » pour ravitailler nos troupes en position au Mont des Singes.

Ce sont les premiers poilus qu'il rencontre ! On bavarde un instant, on « casse la croûte », puis pendant que les cuisiniers retournent à leurs marmites, M. Leroy, par la voie du chemin de fer et le tunnel, regagne Soissons d'où il rejoint son régiment.

« 3 novembre, 23 heures. — Sur le front de l'Ailette, nos troupes organisent le nouveau terrain conquis du canal de l'Oise à Corbeny. Pendant la journée, actions d'artillerie assez vives en différents secteurs du Chemin des Dames. Deux coups-de-main ennemis sur nos petits postes au sud d'Anizy sont restés sans succès.

« Au cours de la bataille de la Malmaison, nos aviateurs ont, avec la plus grande audace, attaqué à la mitrailleuse les troupes ennemies, bombardé les gares et les lieux de rassemblement et livré 611 combats aériens. 16 avions allemands ont été abattus et 3 ballons captifs incendiés. En outre 50 avions ennemis sont tombés dans leurs lignes dont la plupart ont été complètement détruits. »

« 4 novembre, 14 heures. — Au nord du Chemin des Dames, l'activité de l'artillerie reste très marquée dans la région de Pinon-Vauxaillon. »

« Le Matin » du 8 novembre vantait les exploits du 29^e d'infanterie qui, le 24 octobre, avait enlevé le Mont des Singes.

« Nous sommes en 1918. La victoire de la Malmaison a déjoué tous les calculs de Ludendorff; elle a fortement ébranlé le moral de l'ennemi. Et cependant la « Gazette de Francfort » donnait à entendre que tout n'avait pas été fait pour éviter l'échec, qu'il importait de prendre immédiatement l'offensive, de remporter une victoire qui, en mettant l'armée française hors de combat, raffermirait la confiance de l'armée et de la nation en dissipant le malaise général.

Et elle ajoutait : « L'attaque française dans l'Aisne s'est produite sur un point judicieusement choisi, à l'endroit où notre front forme un équerre. Elle a obtenu un succès qu'il est impossible de contester. Nous attendons avec confiance le développement de la bataille, quelque douloureuse que paraisse en Allemagne cette pénétration ennemie dans le coude que forment nos positions au sud de Vauxaillon. »

Le développement de la bataille, c'était la dernière offensive des armées allemandes, offensive voulue par les pangermanistes aux ordres de Ludendorff et de Hindenburg.

Elle devait être, d'après l'Etat-Major allemand, un violent coup de massue qui pulvériserait les forces anglo-françaises.

Elle se divise en plusieurs phases, bataille de l'Empereur, bataille de la Lys, bataille du Chemin des Dames. Cette dernière nous intéresse tout particulièrement.

Elle fut précédée de duels d'artillerie violents.

« 10 janvier, 14 heures. — Nous avons aisément repoussé un coup de main ennemi sur nos petits postes à la lisière ouest de la Haute forêt de Coucy. Activité assez marquée dans la région de Vauxaillon. Partout ailleurs, nuit calme. »

« 18 février, 14 heures. — Actions d'artillerie violentes dans les régions du bois de Mortiers et de Vauxaillon. »

« 21 février, 23 heures. — Rien à signaler en dehors d'une assez vive activité d'artillerie de part et d'autre, sur l'ensemble du front, notamment dans les régions de Pinon, de Vauxaillon, Malmaison, Pontavert. »

« 24 février, 14 heures. — Assez grande activité d'artillerie dans les régions de Vauxaillon et de Chavignon, dans le secteur de la Butte-du-Mesnil et sur la rive gauche de la Meuse. »

LA DEUXIEME BATAILLE DU CHEMIN DES DAMES

« Le lundi 27 mai, à la première heure du matin, un bombardement violent par obus de toutes sortes s'abattait sur nos lignes entre Pinon et le fort de Brimont. Nos arrières lignes étaient également couvertes d'obus jusqu'à Soissons, Fismes, Jonchery et Reims.

« Peu après les masses de l'infanterie allemande se mettaient en mouvement; l'armée Von Boehm marchait contre notre ligne du Chemin des Dames, de Vauxaillon à Berry-au-Bac.

« Les forces massées le 26 mai dans cette région comprenaient :

« Entre Chauny, Leuilly-sous-Coucy, sur 20 kilomètres 3 divisions en première ligne et 2 en réserve.

« Entre Leuilly et Berry-au-Bac sur 45 kilomètres, devant le Chemin des Dames, 15 divisions en première ligne, 7 en deuxième ligne, 8 en réserve. C'est sur ce terrain une division pour 1.500 mètres, ou en moyenne 5 combattants par mètre courant.

« La position est formidable. Elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire à nouveau. C'est l'énorme massif qui s'élève entre l'Ailette et l'Aisne. L'Ailette forme le fossé, et la forteresse est constituée par un terrain abrupt que barrent des précipices, des creutes immenses qui permettent de soustraire les troupes de soutien au feu de la plus puissante artillerie.

« Pour assurer le secret des opérations, le Haut-Commandement allemand a pris les plus minutieuses précautions. Six divisions seulement ont été transportées par voie ferrée, les 20 autres ont gagné leur zone de combat par une série de marches de nuit. Pendant le jour, dès 4 heures du matin, aucune colonne ne circulait, tout le monde était abrité, et les rues des cantonnements étaient tenues désertes. Les itinéraires étaient calculés de manière à éviter que deux régiments de brigades différentes pussent se croiser, chaque unité restait dans l'ignorance des mouvements généraux. De même les cantonnements étaient rigoureusement consignés aux militaires des unités voisines; jamais une localité n'abritait des éléments appartenant à deux divisions différentes. Les mouvements d'artillerie furent l'objet d'une attention particulière. Tout bruit était évité dans le voisinage des secteurs d'attaque; et, dans les batteries qui prenaient leurs positions,

les roues des voitures étaient matelassées, les sabots des chevaux enveloppés de chiffons, les organes des pièces habillés de manière à éviter tout cliquetis métallique.

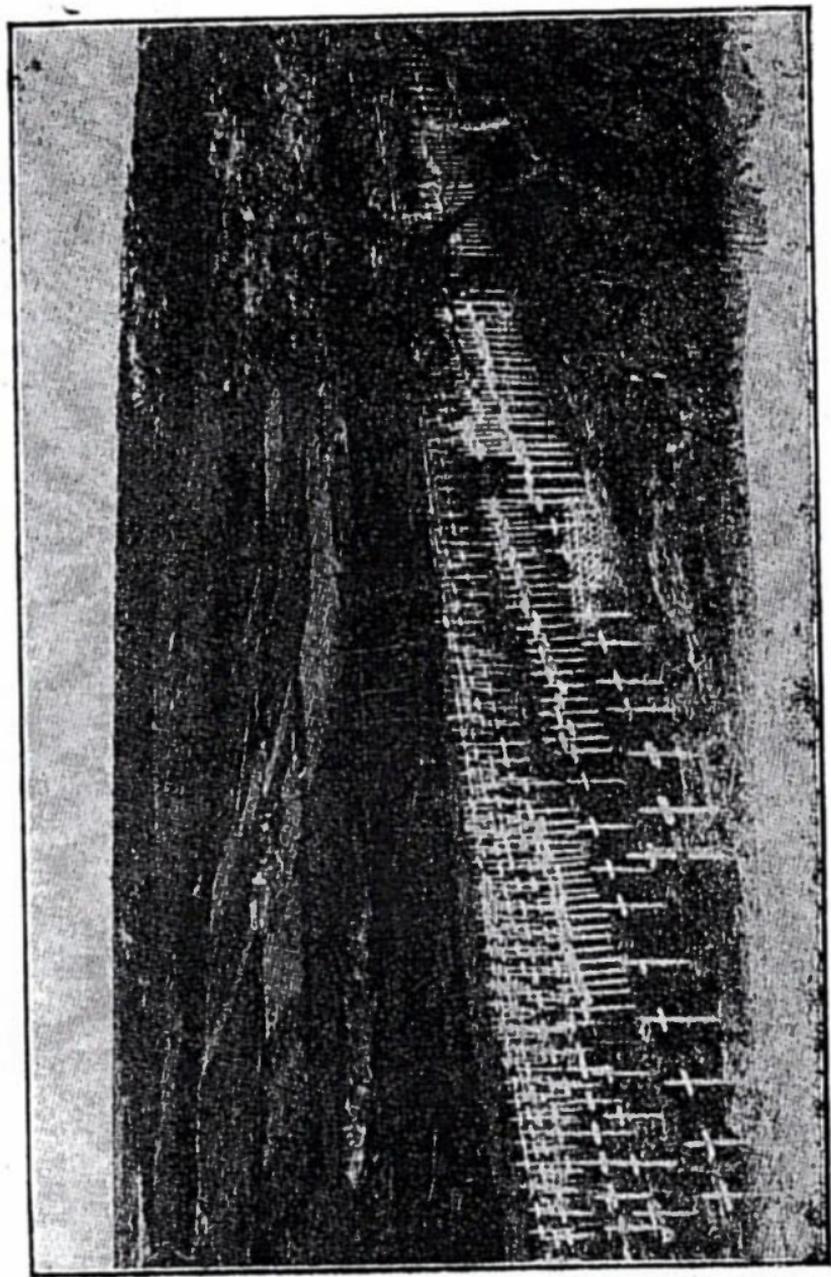
« Et c'est ainsi que le 26 mai au soir tout le dispositif était à pied-d'œuvre devant nos positions du Chemin des Dames.

« 10 divisions en face de notre 22^e; six divisions en face de la 21^e; cinq divisions en face de la 61^e.

« Pourtant malgré ces minutieuses précautions, la préparation commencée le 19 mai était déjà éventée depuis le 23. Comme au temps de Verdun, des déserteurs étaient passés dans nos lignes, et le général de Maud'huy, commandant le 11^e corps, savait d'une manière précise, le 26 à midi, que le Chemin des Dames serait attaqué la nuit suivante, à 3 heures du matin. La seule surprise fut donc, en définitive, dans les moyens formidables dont disposait l'assaillant: à celle-là, l'état de nos moyens ne permettait pas de répondre. Le 27 mai, à 1 heure du matin l'artillerie allemande déclanche un tir d'une extrême violence. Quatre mille pièces de tous calibres hurlent en même temps, devant lesquelles, les 1.030 canons que nous avons pu à grand peine réunir, se révèlent bientôt insuffisants, malgré l'héroïsme du personnel. L'air est empesté de gaz toxiques. L'ennemi fait surtout usage d'obus à Ypérite. Nos batteries sont annihilées; les petits réduits des premières lignes sont écrasés et nivelés; les mitrailleuses sont détruites. A 3 h. 30 du matin, la fumée est à peine dissipée que les défenseurs survivants, hébétés, voient surgir dans le demi-jour l'infanterie allemande... Chaque régiment était accompagné d'une compagnie de lance-flammes, d'un renfort de mitrailleuses et d'une batterie d'artillerie. C'est une marée qui submerge tout. Cette masse se précipite en avant sans se préoccuper des intervalles qui doivent être pris en progressant dans les organisations françaises; elle se subdivise en des milliers de petites colonnes qui s'infiltrèrent par tous les cheminements, glissent partout des mitrailleuses, et, suivant de très près un formidable barrage roulant, tirent en marchant.

« Quelques îlots, non détruits par le canon, opposent une résistance désespérée. Pas un homme du bataillon Chevalier, du 64^e d'infanterie, n'est revenu de cet enfer... La VI^e division de réserve bavaroise, les V^e et VI^e divisions ont débordé la forêt de Pinon en s'infiltrant par les ravins de Vauxaillon et de Chavignon, et elles sont parvenues à arracher le massif de Laffaux, à la 61^e division.

« A 11 heures du matin, 12 divisions allemandes bordent l'Aisne. Vers midi, l'Aisne est franchie pêle-mêle par



VAUXAILLON. -- Le Cimetière militaire du Mont-Savoie (aujourd'hui Cimetière National)

Dans le fond : Les Ruines du Village

les divisions de l'armée allemande et par les débris de notre 11^e corps.

« Les positions de la deuxième ligne trop faiblement gardées sont encerclées et submergées; et le soir, à 20 heures, les Allemands ont atteint la ligne Vauxaillon, Vregny, Braine, Bazoches, Fismes.

« Les Allemands se portent à l'assaut de Compiègne, qu'ils ne pourront enlever. Après leur poussée sur Château-Thierry et leur attaque en Champagne, ils ne pourront plus parer les coups que Foch leur portera. (Extrait de la Grande Guerre, vécue, racontée, illustrée par les Combattants.)

« Communiqué du 24 août. — Dans la journée du 22 août, le temps favorable a permis d'effectuer un important travail d'aviation. Nos équipages de chasse ont abattu ou mis hors de combat quatorze avions ennemis et ont incendié neuf ballons captifs.

« L'aviation de bombardement de jour a lancé dix-huit tonnes de projectiles et tiré des milliers de cartouches sur des rassemblements de troupes et des convois dans le ravin de Margival, sur les routes de Soissons à Chauny, sur Vauxaillon, Anizy-le-Château et Laffaux. »

« 1^{er} septembre, 14 heures. — Au sud de Vauxaillon, nous avons repoussé un coup de main ennemi. »

« 6 septembre, 14 heures. — Au cours de la nuit, nous avons poursuivi notre avance sur tout le front entre la Somme et la Vesle. Au nord de l'Ailette, nous avons atteint les abords de Sinceny et le plateau de Landricourt.

« Au sud de l'Ailette, nous bordons le ravin de Vauxaillon. »

« 6 septembre, 23 heures. — Sur tout le front compris entre la Somme et l'Aisne, la poussée de nos troupes ne s'est pas ralentie au cours de la journée en dépit des efforts tentés par les Allemands pour enrayer notre avance, notamment au bord de l'Ailette. Nous tenons Ham et Coucy. Depuis hier nos troupes ont progressé, par endroits, de plus de dix kilomètres en profondeur. Au nord de l'Aisne, nous occupons la Basse forêt de Coucy jusqu'à Petit-Barisis. Les Allemands ont dû abandonner dans la forêt un matériel et des dépôts de munitions considérables. Plus à droite, nous tenons les abords de Fresnes, Quincy-Basse, les lisières ouest de Vauxaillon, la ferme Moisy, Laffaux. Nous avons réoccupé nos anciennes tranchées sur l'ensemble du front au nord de l'Aisne.»

« 11 septembre, 14 heures. — De notre côté nous avons effectué des incursions dans les lignes ennemies dans la région au sud-est de Vauxaillon et en Champagne au nord de

Casque. Nous avons détruit des abris et fait des prisonniers. »

« 21 septembre, 14 heures. — Nous avons aisément repoussé des coups de main ennemis au nord de Vauxaillon, dans le secteur de Cerny et sur le front de Verdun, vers Béthincourt et Lamorville. »

« 7 octobre, 14 heures. — Activité des deux artilleries dans le secteur de Vauxaillon-Laffaux-Hurtebise et sur la rive droite de la Meuse. Le 19 octobre, entre Vauxaillon et Craonne, le duel d'artillerie prend une tournure violente. Le bombardement s'amplifie les 20 et 21 octobre.

Dans « l'Echo de Paris » du 21, on lisait : « Les Allemands prétendent que nos mortiers de tranchées ont transformé la zone entre Vauxaillon et Bray-en-Laonnois en un véritable champ d'entonnoirs. Tout cela indiquait nettement l'intention du Haut-Commandement français. Dès le 23 octobre, une grande attaque effectuée par l'armée du général de Maistre, donnait d'excellents résultats. La bataille de la Malmaison, c'est le nom qu'on lui a donné, était engagée. Elle a eu pour théâtre, sur un front de 10 kilom. le secteur compris entre la ferme de Moisy, au nord du Moulin de Laffaux et l'ouest de la Royère. La partie ouest de ce secteur comprend, au sud du village d'Allemant, un assez vaste palier sur lequel se trouvait le sommet de l'angle du saillant formé par les lignes allemandes sur notre front. L'attaque du 23 avait pour but principal de faire sauter cette charnière et de livrer complètement à nos troupes les plateaux qu'elles occupaient seulement en partie, entre l'Aisne et l'Ailette, depuis l'offensive d'avril et sur lesquels elles étaient continuellement en butte aux assauts de l'ennemi.

« L'attaque du 23 s'est produite en dépit d'un très mauvais temps; néanmoins en quelques heures nos troupes avaient progressé de trois kilomètres en moyenne sur dix. Les organisations devant nous étaient formidables. Le pays est tout entier percé de creutes, de carrières. On cite entre autres la carrière du Montparnasse, longue de un kilomètre et large de 500 mètres, où une division peut s'abriter. Partout où il y avait quelque ruine, quelques troncs d'arbres, quelque accident de terrain, des mitrailleuses ou de l'artillerie étaient dissimulées.

« Un puissant bombardement avait prélué à l'attaque. Nos fantassins durent pourtant faire des prodiges de valeur pour chasser les Boches de leurs refuges. L'élan de nos troupes nous a donné toutes ces formidables positions : Allemant, Vaudesson, la cote 183, la Malmaison, les carrières du Montparnasse, Chavignon, le bois de Fontenilles furent enlevés de haute lutte.

« Ce magnifique succès se complétait par la capture de

8.000 prisonniers, dont 175 officiers, parmi lesquels les états-majors de trois régiments avec les colonels, de 70 canons, 80 mitrailleuses et deux mortiers colossaux d'un modèle tout nouveau. (Pays de France, 1/10/17.) Ce ne sont là, comme on va le voir, que des résultats fort incomplets. Sur l'ensemble du front, la marche de nos troupes fut rapide. Les objectifs furent partout enlevés, sauf à l'extrême gauche où la 129^e division, ramenée dans ses tranchées de départ par des feux de mitrailleuses très violents, dut se contenter de couvrir la 28^e division, sur son flanc gauche (1.)

« Cette unité prenait une éclatante revanche dans la matinée du 24 octobre, en occupant le Mont des Singes, « le trou de la Mort », et le plateau de Moisy (1). Le 25, elle continue à progresser et elle enlève le village de Pinon.

« Le 26 au soir, notre ligne partait du nord au Mont des Singes, bordait le canal de l'Oise à l'Aisne jusqu'à la ferme des Bâtis, puis passait par Pargny-Filain et la chapelle Ste-Berthe et atteignait le rebord du plateau, au nord de l'épine de Chevreigny. Entre le nord de Vauxaillon et Chevreux, l'Ailette marquait donc notre front. L'écrivain combattant H. Bouvard établit ainsi le bilan de cette merveilleuse bataille qui exalta le moral, fit renaître la discipline et suivant le mot du général Mangin, « donna aux troupes françaises, confiance dans leur nouveau chef » (1).

« Nous ramassions au cours de l'assainissement 3.300 cadavres d'Allemands tués pendant les journées de bataille proprement dites. Si l'on ajoute ceux qui furent victimes de nos tirs de préparation et de ceux qui tombèrent en dehors du terrain occupé par nous, il ne paraît pas exagéré d'admettre le chiffre total de 8.000 tués.

« Les statistiques permettent de déduire que l'ennemi dut compter, en regard de ces 8.000 tués, environ 30.000 blessés.

« D'autre part, nos troupes avaient ramené plus de 11.500 prisonniers, ce qui porte à près de 50.000 le chiffre total des pertes infligées à nos adversaires.

« En regard les pertes françaises s'élevaient à 14.000 hommes, blessés légers compris.

« Le matériel enlevé comprenait 200 canons, 222 minenwerfer, 720 mitrailleuses; et il est difficile d'apprécier les quantités détruites ou mises hors d'usage et néanmoins emmenées par les Allemands dans leur retraite. »(1)

— 1^{er} septembre. — Volant à faible altitude, l'aviation de bombardement de jour a lancé 23 tonnes de projectiles sur les rassemblements ennemis et les convois de la région

(1) La Grande Guerre, vécue, racontée, illustrée par les Combattants.

de Vauxaillon, Neuville-sur-Margival, Nanteuil-la-Fosse. Plusieurs dizaines de milliers de cartouches ont été tirées dans les mêmes régions sur les troupes ennemies.

Ajoutons que dès le 31 août, Mangin s'est porté en avant. Il a occupé Crouy, et du même élan victorieux, a gravi les pentes du plateau de Terny-Sorny, débordant nettement Soissons par le Nord.

Le 5 septembre, l'armée de Mangin pénétra dans la forêt de Coucy.

Le 7, nous progressons au nord de Vauxaillon. Celles-sur-Aisne est enlevé. Deux violentes contre-attaques ennemies au sud du Moulin de Laffaux sont repoussées.

Le 8, Mangin a atteint la ligne Hindenbourg sur 20 kilomètres depuis La Fère jusqu'à Anizy-le-Château.

DEUX DEPUTES TUES A VAUXAILLON

Ce jour-là deux députés étaient tués par un obus dans la région de Vauxaillon. Jean Lucas, dans « Le Journal », relatait ainsi ce triste accident :

« Lorsque, jeudi prochain (12 septembre), la Chambre rentrera en séance, un nouveau siège, dans l'hémicycle, sera voilé d'un crêpe et orné d'un ruban tricolore : celui de M. Gaston Dumesnil, tué à l'ennemi dimanche dernier, en même temps qu'était grièvement blessé son collègue M. Abel Ferry, député des Vosges.

« Grand, fort, l'allure joviale, M. Gaston Dumesnil s'était, depuis le début de la guerre, distingué en maintes circonstances par des actes d'une audace héroïque. Mobilisé au 106^e de ligne, il conquiert coup sur coup cinq citations à l'ordre de l'armée; en 1916, à la prise de Tahure, il gagna la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Depuis, deux nouvelles citations avaient récompensé sa vaillance et, récemment, il avait obtenu comme capitaine un commandement dans la célèbre 66^e division de Chasseurs alpins, sous les ordres du général Brissaud-Desmaitles.

« Me voici de l'armée Mangin, disait-il à ses amis, lors de sa dernière permission. Je suis content de retourner au front car nous allons voir et faire des choses intéressantes. »

« Hélas ! la destinée ne lui aura permis de prendre part qu'au prologue du dernier acte victorieux qui termina la sanglante tragédie.

« Avant-hier donc (dimanche 8 septembre), M. Gaston Dumesnil se trouvait, accompagné d'un officier, dans la région de Vauxaillon lorsqu'il rencontra son collègue M. Abel Ferry. Le député des Vosges, comme membre de la Commission de l'armée, désirait se rendre compte du fonctionnement, pendant le combat, d'une arme dont est dotée notre

infanterie. Les deux parlementaires et l'officier se dirigèrent vers les premières lignes. Comme ils allaient les atteindre, un obus allemand éclata près d'eux, tuant sur le coup l'officier, renversant le capitaine Dumesnil et M. Abel Ferry. Aussitôt relevés et transportés dans une ambulance de l'avant, sommairement installés dans une maison détruite aux trois quarts, on reconnut que le premier était mortellement atteint; quant au second, blessé grièvement à la poitrine et au ventre, il ne semble pas, jusqu'ici que sa vie soit en danger. (Il décéda quelques jours après).

« Quelques instants après, M. Clémenceau, qui se trouvait non loin de là, au poste de commandement du général Mangin, était prévenu. Le Président du Conseil, sitôt la nouvelle reçue, se fit conduire à l'ambulance. Après deux heures de marche, en pleine ligne de feu, il remit lui-même au capitaine Dumesnil la croix d'officier de la Légion d'honneur et à M. Ferry, le ruban de chevalier.

« Le député d'Angers, au moment de la mort, fit preuve d'un courage aussi résolu qu'au moment de l'action. Il conversa avec le Président du Conseil et lui fit part de diverses observations relatives aux opérations militaires. Ses dernières paroles furent : « C'est pour la France. »

« M. Gaston Dumesnil, né à Argenteuil (Seine-et-Oise), était âgé de trente-neuf ans. Avocat à la Cour d'Appel de Paris, il débuta dans la vie politique comme secrétaire de M. Pevet, sénateur de Seine-et-Marne. Aux élections de 1914, il fut élu au premier tour de scrutin, dans la première conscription d'Angers. A la Chambre où il n'apparaissait guère que lorsque sa division était au repos, il était inscrit au groupe de la Fédération républicaine. En 1916, il avait été désigné comme secrétaire de l'Assemblée.

« Sa mort porte à quinze le nombre des parlementaires tués à l'ennemi. Ce sont les sénateurs : Emile Raymond et de Langenhagen, les députés : Pierre Goujon, Chevillon, Chaigne, Paul Proust, Nortier, André Thomé, Colonel Driant, duc de Rohan, Maurice Bernard, Raoul Briquet, Taillandier, Reille-Soult de Dalmatie et Gaston Dumesnil. (A cette liste il convient d'ajouter le nom de M. Ferry Abel). Dans la journée d'hier, le Gouvernement a fait prévenir Mme Dumesnil mère, qui habitait avec son fils, rue Cardinet, 16, et qui se trouve depuis quelques semaines en villégiature à Hortes, près de Chalindrey, dans la Haute-Marne.

« Tous les Français s'inclineront respectueusement devant cette douleur maternelle.

« M. Abel Ferry appartient à la grande famille Lorraine qui donna à la France l'un des plus illustres hommes d'Etat de la troisième République. Elu député des Vosges en 1909,

il se vit renouveler son mandat aux élections générales de 1910 et de 1914.

« Membre du groupe de la Gauche radicale, il entra en 1914 dans le Cabinet Viviani en qualité de Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères. Dans les premiers jours d'août, il quitta le Quai d'Orsay pour rejoindre l'armée comme sergent d'infanterie. Promu officier quelques semaines après, il combattit vaillamment en Lorraine et sous les murs de Verdun. Lorsqu'il revint reprendre sa place sur les bancs de la Chambre des députés, une croix de guerre bien gagnée orna t sa poitrine.

« Membre depuis deux ans, de la Commission de l'Armée, il a pris une part active à tous ses travaux et avait été délégué par ses collègues pour le contrôle aux armées. Ce mandat, il le remplit avec la même vaillance dont il avait preuve comme soldat.

« Dans les couloirs de la Chambre, où MM. Gaston Dumesnil et Abel Ferry ne comptaient que des sympathies, le triste événement, connu dans la matinée, fut l'objet de toutes les conversations. Lorsque vers la fin de l'après-midi, on apprit la mort du député d'Angers, la consternation fut générale. Pour un instant, un voile de tristesse assombrît la franche gaieté dont les succès de nos armées animent tous les visages. »

« 11 septembre. — Devant les fortifications, les ouvrages multiples de la ligne Hindenburg, nos soldats s'évertuent. Le grand système des tranchées, de sapes bétonnées, de caves cuirassées a été par leurs soins, à Vauxaillon et à Laffaux, sinon crevé, mais entamé.

Tout à côté de Vauxaillon, nos hommes ont enlevé la tranchée du « Blavet » et proche de Laffaux, celle du Rossignol. L'occupation de la première a demandé un très rude combat ; l'autre prise, perdue, puis reprise, a revu sur ses parapets la lutte à la grenade, les rencontres au pistolet, les duels singuliers qui, durant trois ans, furent la guerre quotidienne des tranchées.

Le 14 septembre, les régiments de la division Bablon (23, 42, 128), de la division Sagonne (167, 168, 169), de la division de Roig-Bourdeville (5, 74, 224), enlèvent Vauxaillon, Laffaux, Allemant, Sancy, Le Moulin de Saint-Pierre et sur un front de 1.500 mètres capturent 2.500 prisonniers.

Le 15 septembre, dans la région de Vauxaillon, nous avons arrêté trois attaques ennemies sur nos nouvelles positions.

Au cours de la journée, nous nous sommes emparés du plateau, situé à l'est de Vauxaillon.

Le 16 septembre, Mangin s'empare du Mont des Singes, de Vailly et prend pied sur le Chemin des Dames.

Près de trois cents prisonniers sont restés entre nos mains.

« 19 septembre. — Grande activité d'artillerie. Une forte contre-attaque dans la région de la ferme de Moisy n'a pas obtenu de résultats. Nous avons maintenu toutes nos positions et infligé des pertes aux assaillants. »

« 20 septembre. — Au sud de l'Ailette, la nuit a été marquée par de violentes réactions de l'ennemi. A cinq reprises différentes, ses contre-attaques se sont brisées contre nos nouvelles positions, au nord d'Allemant et à l'est de la ferme de Moisy. L'ennemi qui a subi de très lourdes pertes, n'a pu obtenir le moindre résultat. De notre côté nous avons conquis du terrain à l'ouest d'Aizy et au nord-est de Vailly.

« Nous avons également accentué notre progression à l'est d'Essigny-le-Grand, ainsi que sur le Plateau de la ferme de Moisy. Nous avons fait des prisonniers. »

« 27 septembre. — Cédant à notre pression continue, qui s'est encore fait sentir hier à la ferme de Colombe où nous avons fait plus de 200 prisonniers, l'ennemi a effectué un repli.

Hier au soir, à 21 heures, nous repoussions une de ses tentatives sur une tranchée au nord d'Allemant; il bombardait la vallée de l'Ailette, la région de Laffaux et le passage de l'Aisne. Mais malgré cet état d'esprit agressif, certains indices nous permirent de pressentir ce repli. Dès 6 heures ce matin, de fortes patrouilles furent envoyées en reconnaissance. A 9 heures, notre ligne de surveillance s'ébranlait toute de Vauxaillon à Vailly, en direction du Canal de l'Aisne.

Nos troupes dépassaient le ravin d'Ailleval, la Glanète, la Croix du Moulin, poussaient jusqu'à Vaudesson.

« Vauxaillon était redevenu Français. Dans son livre « Comme ceux de Quatre-vingt douze », Bienfait nous a laissé une émouvante description de notre commune à cette époque. Nous la reproduisons « in-extenso ». Nous sommes persuadé que la lecture de cette page poignante fera naître chez tous, la même émotion intense qui a dû étreindre Bienfait au moment où il l'a écrite.

« RETOUR AU VILLAGE

« Enfin Ardenne (pseudonyme sous lequel Bienfait a publié ses souvenirs de la guerre) reçoit sa permission, délivrée par le général commandant la.....^e armée. Il partira demain à la première heure pour revoir son village...

« A Soissons, des officiers américains, très obligeamment lui offrent une place en automobile.

« Voici Terny. La plupart des maisons sont en ruines ,

l'école a disparu : un tas de briques en indique l'emplacement; Sorny a subi le même sort; partout, partout, c'est la même désolation.

« Sur le plateau, la route est camouflée, car des coteaux de Bassoles, on a des vues sur le savard d'Antioche.

« Une émotion intense s'empare d'Ardenne, lui serre la gorge; une sourde colère le bouleverse : là, à droite, au ravin des « Carniers », sur la pente et en bordure du chemin, tous les pommiers sont coupés à quarante centimètres du sol !

« Là-haut, Moisy n'est plus, Antioche n'offre plus qu'un tas blanc de décombres ! Pourtant ils bombardent toujours, comme pour s'acharner sur des cadavres.

« La voie ferrée est arrachée; le commandant cherche en vain la gare. La carrière de M. Haren est un P.C., chez Marly, plus rien.

« Devant lui, dans le lointain un peu brumeux, l'Ailette serpente, bordée encore çà et là, de quelques bouquets de saules et de rares et maigres peupliers ébranchés, les ennemis ont, paraît-il, pendant l'occupation, fait abattre par des prisonniers russes les plus beaux qui bordaient le canal, le Mont des Singes, Bellevue, la Montagne, sans un buisson, sans un feuillage : la roche blanche est à nu. Mais où est donc la maison de son ami Lejeune ? On devrait la voir, de là ?

« Au tournant de la Gelée, vision tragique, qui cloue sur place; il est anéanti, atterré, hébété. Son village n'est plus, il est mort ! Vauxaillon est effacé du monde !

Rien ! Rien ! Plus rien !

• Oh ! les bandits ! les sauvages !

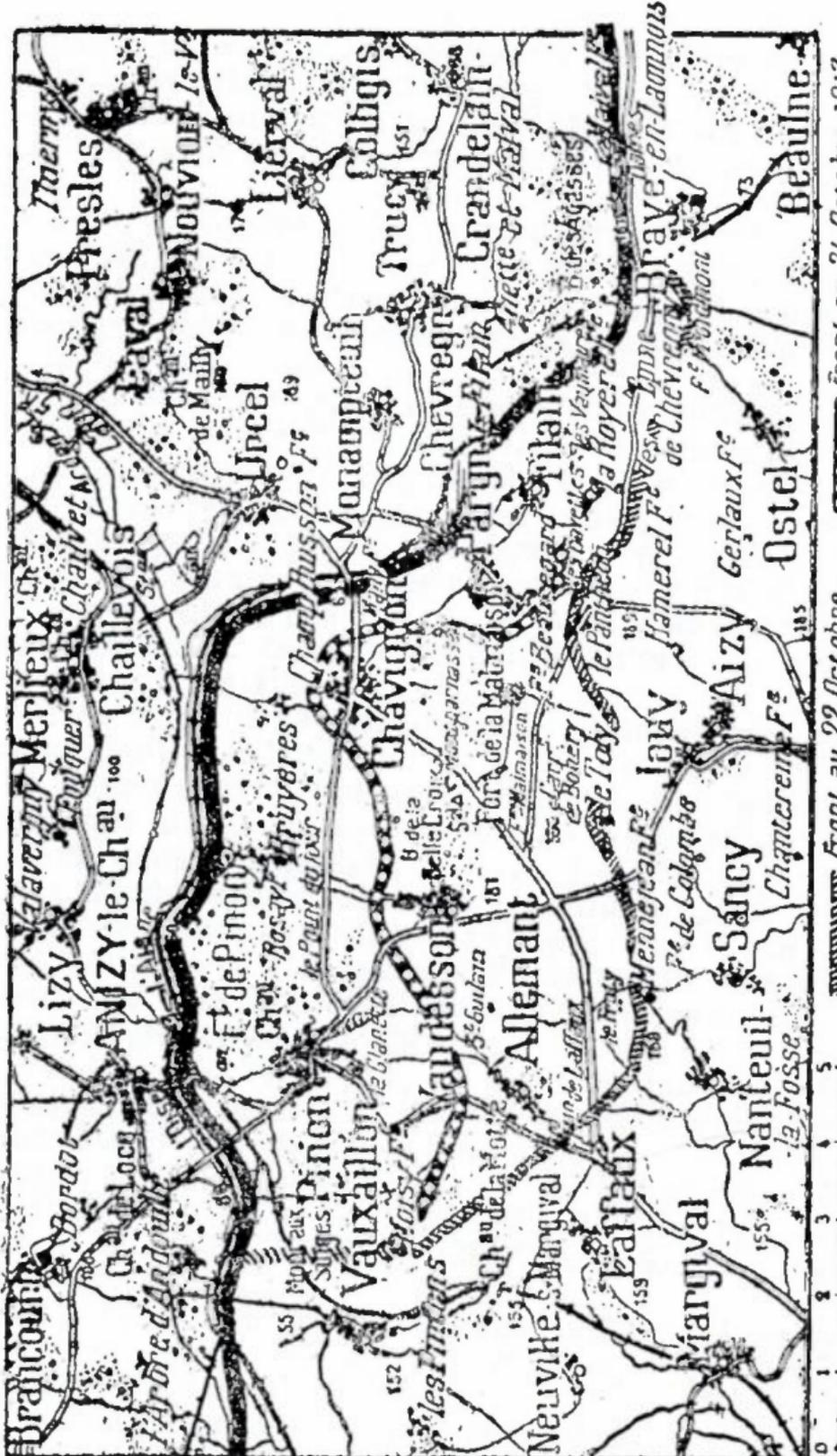
« Il cherche en vain l'église pour se reconnaître au milieu de ce terrain volcanique.

« Voici le parc du général Dieudonné... C'est bien cela ! Un boyau le traverse, se continue dans le jardin de l'école... Mais l'école ? « sa » belle école, toute neuve ? « sa » maison ? Où est-elle ?... Il reste un morceau de tourelle; les sous-sols creusés, abritent des coureurs. — « Ne passez pas là, mon Commandant, les Boches font du tir indirect au carrefour; prenez le boyau, s'écrie l'un d'eux ! »

Non, tant pis, il veut voir !

« Ce coin, c'est... c'était la maison de M. Roquigny, du maire; un pilier à la maison de Mme Magnez porte encore gravé le nom de Von Kluck qui a établi son quartier général, non, son repaire de fauves, dans le village; sur la place, le vieux tilleul tend encore quelques mbignons informes...

« Des officiers américains arrêtent Ardenne... Explications. Invitation à déjeuner... acceptation; et le comman-



Front à la date du 22 Octobre.

Front au 24 Octobre 1917

Front à la date du 30 Octobre 1917.

dant monte avec eux à la carrière du père Léopold transformée en poste de commandement.

« Pourquoi rester plus longtemps au milieu de ces pierres calcinées ? Il a la haine au cœur, il voudrait s'en aller, se sauver vite, vite pour échapper à l'horrible vision.

« Non, pourtant ! Le cimetière l'attire.

« L'humble nécropole est profanée, comme tout le reste, les caveaux sont éventrés, dans certains on aperçoit les cercueils.

« De « la Rivière », les mitrailleurs ennemis ont découvert le « pèlerin » et lui tirent une bande... Rien à craindre. Il y a quinze-cent mètres. Ardenne rampe maintenant au milieu des tombes, et vivement saute dans le boyau qui descend au bout du village...

« C'est plus fort que lui, il retourne à l'emplacement de sa maison. Il voudrait creuser, fouiller, retrouver quelque objet, humble souvenir. Impossible. Sous le tas de moellons, ce qui restait de son petit mobilier pillé par les vandales, a été écrasé. Pourtant voici une ferraille en spirale qui sort de terre; il voudrait emporter ce bout de fer qui résiste ! Là, dans un coin de ce qui fut un jardinet, l'avant-train d'une voiture d'enfant... celle de sa petite Edmée qui avait déjà servie à son frère Pierre...

« C'est trop ! il ne résiste plus et se sauve en pleurant... (Commandant Bienfait). »

La guerre n'avait donc rien épargné. Le chef de bataillon Ardenne aurait pu s'écrier comme le poète latin Lucain, racontant, dans la Pharsale, la visite de César aux ruines de Troie, « *Etiam periere ruinæ !* » Les ruines même ont péri !

Nous ne voulons pas clore ce chapitre sur la guerre, sans rendre hommage à la bravoure héroïque de tous ceux qui ont participé à la libération du territoire communal. Nous ne saurions passer sous silence :

Les 7, 21, 23, 24, 41, 42, 43, 61^e Régiments d'infanterie Coloniale. Les 5, 28, 44, 49, 61, 62, 64, 65^e Bataillons de Tirailleurs Algériens et Sénégalais.

Les 7, 15, 18, 22, 34, 37, 43, 49, 52, 68, 86, 99, 110, 112, 122, 130, 137, 160, 219, 220, 222, 261, 262, 264, 265, 278, 279, 286, 297, 307, 398, 325, 335, 338, 339, 359, 403^e régiments d'infanterie.

Les 5, 17, 21, 28, 46, 67, 106, 120, 121^e bataillons de chasseurs à pied; les 65, 88, 134, 301^e régiments territoriaux; les 19, 37, 206, 27^e d'artillerie;

Le 2^e d'artillerie coloniale, le 10^e régiment du génie, le 12^e régiment malgache, le 1^{er} régiment de la Légion étrangère, le 12^e cuirassiers à pied.

Le 25^e dragons, les 27 et 64^e bataillons de chasseurs alpins, qui dans des combats homériques, où ils n'étaient pas

toujours le nombre et par conséquent la force, ont tenu en respect les barbares d'outre-Rhin, en attendant de les bouler hors de France.

Et qu'on nous permette cette réflexion personnelle. Si, après avoir vécu pendant quatre ans sous l'obsession du formidable conflit, qui a ensanglanté le monde, nous tournons nos regards vers le passé, ce qui fascine le plus notre pensée, ce sont les guerres de la Révolution. A travers la légende, les Soldats de l'An II, nous apparaissent comme des géants et leur essence semble plus qu'humaine.

Ils se sont trouvés aux prises avec les pires difficultés, l'anarchie, la guerre civile, la coalition et l'invasion. Cependant quelle œuvre admirable de réorganisation n'ont-ils pas réalisée au milieu de si grands dangers. Animés d'une incomparable force morale, d'un patriotisme ardent et pur, ces sans-culottes, dans des combats à jamais mémorables, ont vaincu les rois coalisés de l'Europe.

La « Marseillaise » fut leur credo. Aux yeux de ces braves, elle était l'incarnation de la Révolution pacifique et juste, « quand elle a le choix », mais aussi prête à faire la guerre « si on l'y oblige ». Qui a pu douter du succès de la Révolution avec de tels hommes. Pouvait-on souhaiter un hommage plus grand, que celui que leur rend Victor Hugo, dans son magistral poème « Les Soldats de l'An II. » Car ce que glorifie le poète, c'est l'œuvre réalisée par la force invincible de nos armées républicaines, leur foi durable dans la Liberté et dans l'avenir du genre humain.

Les Soldats de la grande guerre étaient animés de la même foi; la même ardeur et le même enthousiasme les poussaient au combat. Comme la France révolutionnaire, la France de 1914, n'était nullement belliqueuse. Quoiqu'elle n'eût pas renoncé aux provinces ravies par la force en 1871, elle préférait vivre humiliée, amputée, plutôt que de prendre devant l'histoire la responsabilité d'une guerre horrible.

Mais attaquée, elle fit face à l'ennemi. Prête, elle ne l'était point, mais elle ne pouvait oublier qu'il y a « un droit des peuples » sans manquer à ses devoirs envers l'Humanité.

Oui, tous les héros qui se sont illustrés dans les combats du Bessy, du Mont des Singes, de Moisy, de Bellevue, de la tranchée du Rossignol, de la tranchée de Blavet, du Cacatoès, de Laffaux et d'ailleurs étaient les dignes rejetons des « Sans-Culottes » de la Révolution.

Des « Sans-Culottes », ils avaient la démarche altière et noble, le patriotisme, le courage, la gaieté, la discipline, l'esprit de sacrifice et la ténacité. Toutes les vertus guerrières de notre race se sont affirmées, exaltées pour rayonner sur le monde d'un éclat si pur et si vif, comme au temps des volontaires de 92, que le monde en a été ébloui.

On ne dira jamais assez les misères que les poilus ont supportées quatre ans durant, sans une plainte, riant de tout, « de leur mal, de leur accoutrement, de leur faim, de leur fatigue, du canon, des mitrailleuses, de la bataille et de la mort ! »

On ne méditera jamais assez sur la vie « farouche, quasi-animale » qu'ils ont menée dans les tranchées boueuses, dans les cantonnements humides et délabrés, sous la pluie battante, dans la neige, et sous le soleil brûlant des étés.

Qui ne se rappelle le sommeil pénible au fond des cagnias, les relèves sous les balles, l'attaque dans la nuit noire, sous le feu nourri des mitrailleuses ennemies, l'énervement « des heures de barrage et de marmitage. »

Ce sont pourtant les phases tragiques de cette lutte titanique qui s'est déroulée de la ligne bleue des Vosges à l'autre ligne bleue de la Mer « et soutenue par des hommes qui avaient su l'accepter, résister à l'usure physique et morale, jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. » La consigne était de tenir. Les Poilus de France ont tenu !

Leurs âmes, électrisées par le Passé glorieux, ont toujours suivi le droit chemin, où l'image de l'honneur rayonne vers le ciel et monte comme un encens pour embaumer les héros, où l'image encore plus haute de la Patrie attire tous les regards et fait joindre les mains en un geste d'adoration.

NOS MORTS GLORIEUX

Et d'abord, « Paix et Gloire » aux Enfants de Vauxaillon tombés au Champ d'honneur. Quelques-uns reposent dans le cimetière communal; les autres gisent, mêlés à leurs camarades de combat dans un coin du sol de France, arrosé de leur sang.

Ce sont :

Franjus Gaston, soldat au 19^e chasseurs à pied, disparu le 21 août 1914 à Higny (Meurthe-et-Moselle).

Régnier Alfred, soldat au 147^e d'infanterie, disparu le 26 septembre 1914, au Bois de la Gruerie.

Hallez Abel, canonnier au 59^e d'Artillerie, tué le 12 octobre 1914 à Sainte-Gobelle, décoré de la Médaille militaire, cité à l'ordre de l'armée.

Prévot Arthur-Abel, soldat au 94^e d'infanterie, décédé le 23 octobre 1914 à Rennes.

Verneuil Louis-Roger, soldat au 67^e d'infanterie, décédé le 4 janvier 1915 à Bar-le-Duc.

Leclère Jules-Emile, soldat au 67^e d'infanterie, disparu le 20 février 1915 aux Eparges.

Fortin Marcel, soldat au 106^e régiment d'infanterie, disparu le 27 mars 1915 à Marcheville (Meuse).

Dautremepuits Abel, soldat au 106° d'infanterie, disparu le 5 avril 1915 aux Eparges.

Marly Jules-Camille, soldat au 245° d'infanterie, mort le 30 octobre 1915 à Epernay.

Aubert Léon-Maurice, soldat au 53° d'infanterie, mort le 4 avril 1918 à Mailly-Raineval (Somme).

Franjus Albert, soldat au 332° d'infanterie, tué le 30 mai 1918 au Bois de Boves (Somme).

Hallez Aimé, soldat au 26° d'infanterie, mort le 28 octobre 1918 à Darmstadt.

Lejeune André, brigadier au 134° d'artillerie lourde, mort le 28 octobre 1918 à Hareinghe (Belgique), décoré de la Croix de guerre.

VICTIMES CIVILES DE LA GUERRE

Mennesson Edmond-Raymond, fusillé par les Allemands à Berzy-le-Sec, le 4 septembre 1914.

Regnier Gustave, décédé à l'hôpital français de Fourmies, le 21 septembre 1918, des suites d'une maladie contractée en captivité en Allemagne.

Mais notre souvenir ému et notre reconnaissance inaltérable s'adressent aussi aux glorieuses victimes, aux morts héroïques tombés pour défendre les patrimoines matériel et moral et la Liberté des Peuples, et qui sont dans leurs tombes « unis comme ils l'étaient dans les combats ».

La France ne pourra jamais récompenser comme il convient, tous les vaillants qui ont offert leur sang pour sa défense.

Mais le Souvenir des Morts restera dans tous les cœurs. Leur sacrifice est pour nous une leçon et un exemple.

Quand les cloches de France, dans le silence impressionnant de la nuit, sonnèrent, à toute volée, le tocsin, ils partirent simplement, la flamme du « Feu sacré » illuminait leurs regards. Fauchés par la mitraille, ils sont un million cinq cent mille, ceux qui ont reçu au front « le baiser de la gloire », ceux qui, de la grande victoire, leur œuvre, n'ont senti que la palpitation de ses ailes flamboyantes. Ils avaient le droit de vivre. Ils étaient jeunes et forts avant la grande tourmente qui les rendit sublimes dans leur virilité. Ils sont morts en faisant leur devoir sans ostentation, martyrs inconnus !

Ils ont défendu jusqu'à leur dernier souffle, cette terre où leurs tombes sont creusées. Ah ! les tombes des soldats ! Je ne connais rien de plus émouvant. On en voyait partout, après la guerre.

Vauxsillon comptait cinq cimetières : (Mont-Savoie, Thueries, Antioche, Vaucelles, Bessy), en tout douze cents tombes. Les inconnus étaient le petit nombre. Mais les Equi-

pes de Chinois, au service de l'Etat-civil du Champ de bataille, survinrent et depuis... ils dépassent trois cents. C'est dire le soin avec lequel « les Fils du Ciel » s'acquittèrent de leur tâche! Et « L'Aisne » du 25 mai 1919 racontait « qu'au Mont des Singes nombreux étaient les cadavres... déchiquetés par les corbeaux, mangés par les bêtes puantes ».

Ces morts-là, certes, avaient droit à « d'autres égards ».

Sur le territoire de Vauxaillon, au lieudit « Le Mont Savoye », un cimetière communal vient d'être constitué. Les tombes s'y alignent, surmontées d'une croix blanche portant en lettres noires, le nom de celui qui repose sous son ombre.

Tombeaux magiques, tombeaux entre tous sacrés ! dont les ossuaires frémissent lorsque la brise passe au-dessus de leurs débris informes, pour nous rappeler notre dette de reconnaissance et nous convier à la prière.

Car ce n'est pas « un coffre solitaire » qu'une tombe où repose une matière si sainte. Par delà le sol qui la recouvre, la voix de ceux qui ne sont plus se fait toujours entendre.

Bénédissons ceux qui se sont sacrifiés au bien de l'Humanité. Après la vraie moisson, enrichie du sang et de la décomposition des cadavres, viendra la moisson spirituelle, résultante de ces sacrifices sublimes faits à la cause de la Patrie inséparable de celle du Droit.

Dormez en paix, Morts de la grande épopée ! Nous fleurirons de la main et du cœur le champ d'action sans borne que votre héroïsme nous a montré. Nous travaillerons avec force et sérénité, sachant quel noble but vous vouliez atteindre, au parachèvement de l'œuvre grandiose dont vous avez été les premiers artisans.

Puissent un jour vos mânes en tressaillir d'allégresse, ô nos frères d'hier, nos demi-Dieux de demain !

DANS LES RUINES

Le 23 octobre 1919, le Conseil municipal tenait sa première séance dans Vauxaillon libre mais complètement rasé.

Etaient présents : MM. Roquigny, maire; Montier Hubert, Lejeune Elisée, Galimant Gaston, Tourigny Emile.

M. Roquigny prononça l'allocution suivante, consignée au registre des délibérations :

« Mes chers Collègues,

« En ouvrant cette séance après cinq années d'interruption par suite de cette guerre terrible qui a détruit totalement notre village, je vous adresse la bienvenue dans cette modeste baraque qui sert de mairie et où seront discutés les moyens de réédification du pays. Nous avons à regretter depuis notre nomination, la perte de deux de nos collègues : MM. Montier Jules et Ricault Emile : en votre nom j'adresse

à leurs familles nos sincères condoléances. Je salue la mémoire de nos braves enfants du pays morts pour la Patrie et dont les noms seront inscrits sur le registre des délibérations pour en perpétuer le souvenir. Honneur à tous leurs camarades qui sont revenus et qui, tous, ont défendu avec honneur le drapeau de la France. »

En la même séance, il est décidé que la commune ferait partie de la Coopérative de reconstruction d'Anizy-le-Château.

Le 30 novembre, les élections municipales eurent lieu. Furent élus : MM. Lejeune Elisée, Lefèvre Achille, Haren Albert, Regnier Achille, Galimant Gaston, Montier Alfred, Tourigny Emile, Leroy Paul, Roquigny Gustave, Labre Georges.

Le Conseil ainsi constitué a élu M. Lejeune, maire, et M. Tourigny, adjoint.

La Municipalité s'est attelée immédiatement à la besogne immense qu'était la reconstruction de son village. Elle n'a ménagé ni son temps ni sa peine.

Le 3 avril 1921 à Anizy-le-Château, le premier magistrat de la commune, recevait de M. le maréchal Fayolle, en présence de M. Paul Doumer, ministre des Finances, conseiller général du canton, et de M. le Préfet de l'Aisne, la Croix de guerre attribuée à la commune de Vauxaillon, avec la citation à l'ordre de l'armée ci-après; parue au « Journal officiel » du 21 octobre 1920 :

« Située en 1917 à proximité de la ligne de bataille, a été complètement détruite par de violents bombardements. A fait preuve au cours de l'occupation ennemie de la plus belle énergie morale, en dépit des misères et des vexations qu'elle a eu à supporter ».

Le 10 avril, le Conseil municipal, vivement touché de cette distinction, remerciait le Gouvernement et l'assurait de son profond attachement à la République.

En la séance du Conseil en date du 25 juillet 1921, le maire faisait connaître à ses collègues que la ville de Briennon (Loire), avait adopté la commune de Vauxaillon et voté une somme de 500 francs en faveur de notre village. Une adresse de remerciements fut envoyée au maire de Briennon, pour le beau geste de solidarité de sa ville en faveur de notre pays dévasté.

Au mois d'août, Mme veuve Paul-Hyacinthe Loyson, présidente de l'œuvre « L'Enfant de France », offrait à l'école de Vauxaillon une superbe bibliothèque de 72 volumes.

Le 3 février 1922, le Conseil municipal confiait à la Coopérative de reconstruction de Vauxaillon qui s'était constituée le 18 décembre 1921 (président : M. Boulogne Nestor, remplacé par M. Haren Albert, le 16 décembre 1923; vice-

président : M. Jongleux Aimé, secrétaire-trésorier : M. Leroy-Ricault. Membres : MM. Régnier Achille, Ferin Arcade, Martin Lucien, Parent Gustave, Lorion Joanni et Boulogne Nestor), la réfection des immeubles suivants : Mairie-Ecole, lavoir et divers, presbytère, église. Le lavoir a été reconstruit en 1923.

La Mairie-Ecole est en construction. Les travaux sont exécutés sous la direction de M. Charles Closset, architecte de la Préfecture de police, diplômé du gouvernement, par MM. Pimont et Pouchou, entrepreneurs qui ont remplacé M. Hess, à la date du 2 juillet 1924.

Par suite du décès de M. Lefèvre Achille, survenu le 4 mars 1920, et des démissions de MM. Haren Albert et Tourigny Emile, la première du 3 janvier 1923, l'autre du 15 janvier 1923, des élections municipales complémentaires eurent lieu les 15 et 22 avril 1923. Ont été élus : MM. Lefèvre Pierre, Ferin Gaston. Hallez Camille.

Grâce aux multiples et généreuses interventions de M. Giret, de la Garenne-Colombe, ancien maire de Vauxaillon et de son ami, M. Gendre, directeur de la Société monégasque d'électricité, conseiller municipal de Vence (Alpes-Maritimes), le Bureau de bienfaisance de la Colonie Française de Monaco, dans sa séance de janvier 1924, votait une subvention de 10.000 francs en faveur de la commune de Vauxaillon pour être affectée à l'établissement d'un embranchement de ligne électrique reliant notre village au réseau général de distribution d'électricité.

Le 14 janvier 1923, le Conseil municipal chargeait le Service des Ponts et Chaussées d'établir un projet d'adduction d'eau potable dans la commune.

Ce projet a été dressé par M. Bourgeois, ingénieur de l'arrondissement de Laon : il va être incessamment réalisé.

M. le président Paul Doumer, ancien ministre des Finances, sénateur de la Corse, conseiller général du canton d'Anizy-le-Château, qui, à plusieurs reprises et d'une façon toute particulière, nous a donné des marques sensibles de son infatigable dévouement (notamment pour la création d'un cimetière national à Vauxaillon, pour l'arrêt de différents trains, etc.), a bien voulu cette fois encore se faire l'avocat de notre commune dévastée auprès des autorités compétentes. Grâce à ses généreuses interventions, le projet d'adduction d'eau se montant à 209 mille francs a été entièrement subventionné par le Ministère de l'Agriculture (Pari Mutuel) et le Ministère des Régions Libérées.

Nous sommes certain d'exprimer les sentiments de toute la population vauxaillonnaise en priant M. le Président Paul Doumer de vouloir bien agréer l'expression de notre affectueuse et respectueuse gratitude.

Dans sa séance du 24 février 1924, le Conseil municipal, reprenant la délibération votée le 24 mai 1914, a demandé l'installation à Vauxaillon d'une cabine téléphonique et le rattachement de la commune au réseau d'intérêt général.

Pouvions-nous passer sous silence, à la fin de ce livre. l'œuvre immense réalisée chez nous, pendant la guerre et après la guerre, par les Dames du Comité américain des Régions dévastées ? C'eût été faire preuve d'ingratitude que de ne pas rappeler brièvement tout au moins, les bienfaits dont « ces fées » d'Amérique nous ont comblés.

Nous ne saurions oublier que c'est « le Comité américain qui a semé sur la terre d'Aisne le grain de la renaissance ».

Le 19 octobre 1923, sous les auspices du Comité a été créé un foyer, où tous les mardis, cinquante dames et jeunes filles s'assemblent, cousent, causent et collationnent. C'est parfait.

Présidente : Mme Charlotte Lejeune.

Vice-Présidente : Mme Jeanne Galimant.

Trésorière : Mme Marie Leroy.

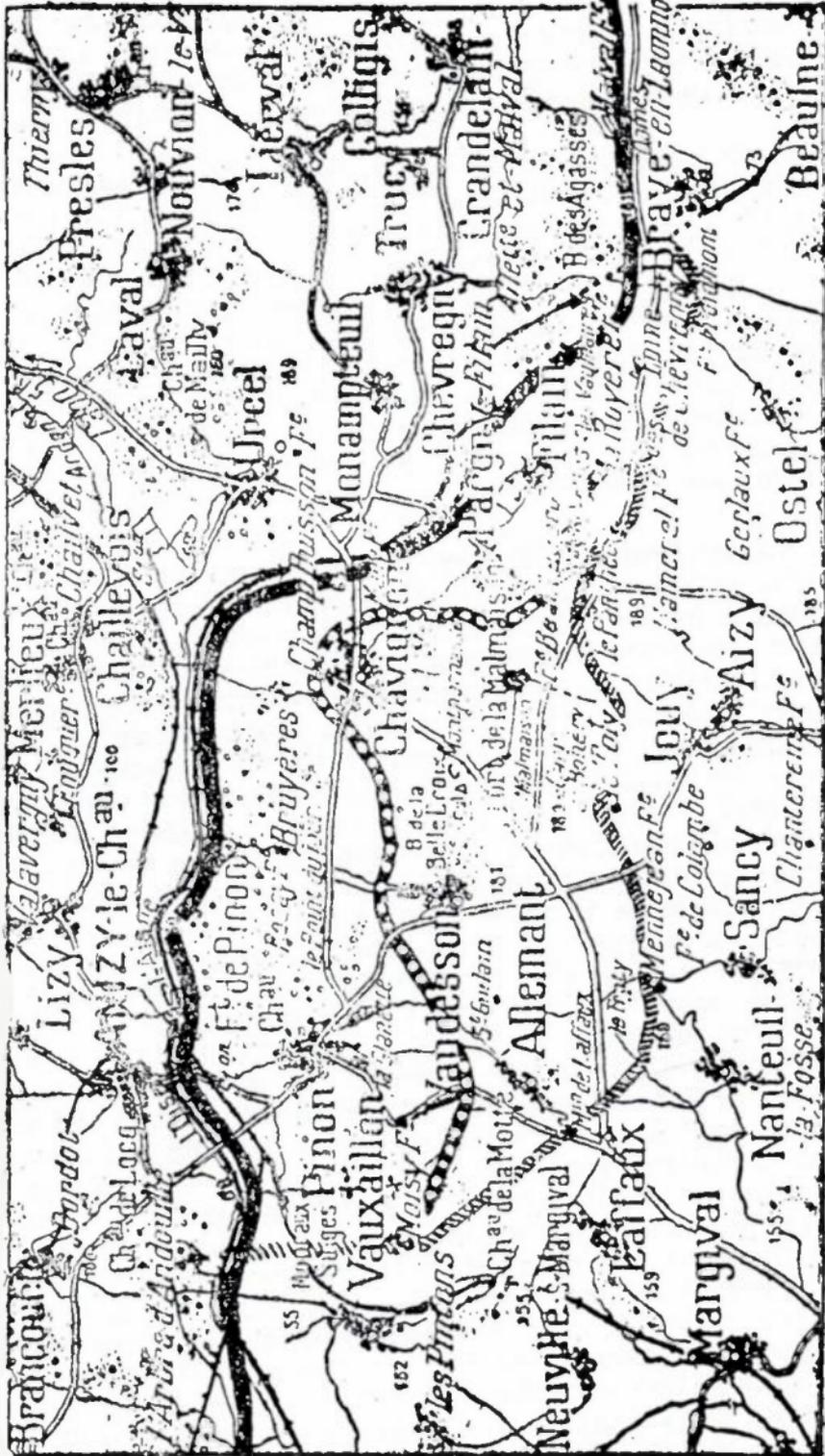
Membres : Mme Marguerite Guyart, Mme Julienne Régnier.

Ajoutons que plusieurs tombolas, au profit de la Caisse des Ecoles ont été organisées par les dames Américaines du Comité, qui, par ailleurs, ont fait don à la Commune de 24 chaises et d'un buffet.

Notre conseiller d'arrondissement, M. Régnier Edouard, maire d'Anizy-le-Château, chevalier de la Légion d'honneur, a retracé en termes émouvants l'œuvre sublime et désintéressée du Comité.

Le 17 septembre 1921, au cours d'une touchante cérémonie qui réunissait de nombreux habitants du canton, venus pour adresser leurs adieux à Milles Eames et Valentine, directrices du Comité d'Anizy, il s'exprimait ainsi :

« ... Venues délibérément vous fixer au lendemain de l'armistice dans cette région hospitalière, mais transformée en désert par la plus dévastatrice des guerres, vous vous êtes données sans réserve, avec une ardeur dont vous ne vous êtes jamais départies, à la tâche difficile et ardue pour laquelle vous aviez désignées vos qualités d'initiative et votre esprit d'organisation. Dès l'abord vous avez contribué largement au ravitaillement des premiers habitants rentrés dans les villages, multipliant les dons en nature, vivres et vêtements, puis vous avez compris tout de suite que vos efforts devaient tendre à la renaissance agricole du pays ; vous avez alors apporté aux cultivateurs une aide matérielle puissante sous forme de crédits, et aussi sous la forme tan-



Front au 24 Octobre 1917.

Front au 22 Octobre.

Front à la date du 30 Octobre 1917.

NOTRE NOUVEAU FRONT DANS L'AISNE.

gible d'instruments agricoles, de tracteurs, de batteuses, de hangars, de camions, de bestiaux, et vous avez entretenu parmi eux une heureuse émulation qui a trouvé son couronnement dans le concours de mérite organisé récemment sous vos auspices et classé d'ores et déjà dans les fastes agricoles de la région.

« Soucieuses de relever en même temps le moral de la population et de lui procurer des divertissements dont elle était sevrée depuis si longtemps, vous dotiez Anizy, d'un foyer modèle où la jeunesse et l'âge mur viennent se récréer agréablement tous les jours.

« Vous avez su grouper autour de vous, comme un aimant puissant, cette enfance ardente, enthousiaste, à qui ne manquait qu'un centre d'attraction; vous avez, sillonnant sans cesse les routes de vos rapides automobiles, organisé pour toute l'enfance du canton des fêtes qui l'ont étonnée et ravie et vous ont assuré à jamais une place dans sa mémoire et dans son cœur... »

À la fête des adieux du 23 octobre 1923, il disait encore :

« 1914 !... c'est l'invasion, puis la terreur installée dans les commanderies allemandes. Sous la rafale, quatre années durant, nos maisons pulvérisées, nos terres éventrées, nos belles frondaisons mitraillées, déchiquetées, les populations imposées, réquisitionnées, ruinées, puis transportées, parquées ou dispersées. C'était la guerre antique, les peuples esclaves, l'aigle noir planant le soir sur des villages désolés.

« 1919 !... c'est le retour ! Un à un les chefs de famille viennent repérer au milieu des ruines silencieuses l'endroit où furent leurs maisons, où dorment leurs souvenirs; mais l'hésitation est grande. Tout à coup, le bruit se répand que des missionnaires venues d'Outre-Mer, des femmes au cœur décidé, sont campées sur les emplacements de nos villages, fournissant à tout besoin qui se révèle. lits, habits, linge, victuailles, volailles, chèvres, bétail, lait pour les enfants. Voilà que l'on affirme que le secours est durable, qu'une des plus belles manifestations de solidarité humaine fleurit là, où sous la botte prussienne avait été écrasé tout sentiment comme tout droit; que des machines agricoles, des instruments aratoires sont mis à la disposition des énergiques et des forts qui ont l'amour du sol natal assez puissant pour le solliciter à nouveau, et le tirer de son sommeil de mort ! que des dispensaires s'ouvrent, que des foyers, des bibliothèques, des écoles ménagères vont bientôt revêtir comme d'une narure cette terre que ne couvraient plus que des ruines ! Et le retour se fit, et l'espérance revint dans ce coin de France d'où on pouvait la craindre bannie, sinon pour toujours, du moins pour la durée de quelques générations humaines.

« La source vive où s'est retrempé notre courage, est ce groupe charmant de Dames américaines, confiantes, résolues, sereines, divines, à qui nous demandons respectueusement dans l'adieu suprême de se laisser couronner, au battement de notre cœur, de notre reconnaissance.

« Vous direz à vos compatriotes, à la Grande Nation américaine, que ni la terre ni le cœur des Français ne sont semblables à ce terrain pierreux dont parle l'Évangile, où le bon grain se dessèche et meurt, mais à un sol fécond dont la luxuriante moisson réjouit l'esprit du semeur et réserve à son geste auguste, qui fut le vôtre, sa récompense. »

Il nous plaît de terminer ce chapitre d'histoire locale par ces fortes paroles bien françaises.

INAUGURATION DU MONUMENT AUX MORTS ET DE LA MAIRIE-ÉCOLE

Dimanche dernier, 27 septembre 1925, Vauxaillon inaugurerait le monument élevé à la mémoire des ses enfants tombés au champ d'honneur. Vauxaillon ! nom qui sonne tragiquement à l'oreille de tout combattant ! Chaque lieu-dit du terroir communal rappelle un combat où coula le sang généreux des fils de France !

C'est dans un cadre austère, encore peuplée de visions tragiques, que s'élève aujourd'hui Vauxaillon renaissant.

Vauxaillon, à qui le Gouvernement de la République, en témoignage de son passé héroïque, a décerné la croix de guerre. Vauxaillon « pays du sang et de la mort », a souffert non seulement dans ses biens, mais encore dans sa chair ! Quatorze de ses enfants sont glorieusement tombés pour la France. Cinq autres, ont leurs noms gravés en lettres de feu, sur le long martyrologe sacro-saint de la Patrie.

C'est la mémoire de ces vaillants que Vauxaillon a voulu exalter dimanche dernier au milieu d'une foule imposante. Dans un esprit de neutralité et de tolérance qu'on ne saurait trop louer, la Municipalité républicaine avait éliminé de cette fête du souvenir toute manifestation religieuse ou politique.

Cette pieuse cérémonie était présidée par M. Paul Doumer, président du Conseil général, sénateur, ancien ministre, assisté de MM. Bègue, préfet de l'Aisne; Ferté, député; Ruffault, inspecteur primaire; le général d'Ollone, commandant la place de Soissons.

Les personnalités officielles furent recues dans la cour d'honneur de la nouvelle Mairie-Ecole, par le sympathique et dévoué maire de Vauxaillon, M. Elisée Lejeune, entouré

des membres du Conseil municipal, par MM. Leroy Paul, adjoint; Charles Parigi, instituteur, Louis Plaquet, mutilé de guerre, médaillé militaire, conseiller municipal, président de la section des Anciens Combattants.

Aux anciens Combattants Vauxaillonnais s'étaient joints leurs camarades de Pinon, d'Anizy, de Mons-en-Laonnois, de Leuilly-sous-Coucy, de Laffaux, la Société de secours mutuels de Vauxaillon, l'Amicale des Anciens Elèves, le Club des dames et les enfants des écoles.

La Fanfare « Les Enfants de Mons-en-Laonnois » prêtait son concours.

Assistaient également à la cérémonie : MM. Régnier, Président du Conseil d'arrondissement, maire d'Anizy-le-Château; Marcoux, chef de subdivision des Régions Libérées à Anizy; Poumeroulie, juge de paix; Maguin, ancien conseiller général de La Fère; les maires des communes environnantes : MM. Jozet, de Margival; Nivart, de Vuillery; Bailleux, de Leuilly-sous-Coucy; Vanmalderen, d'Urcel; Rovan, de Brancourt; Bigot, de Lizy; Joré, de Chevrengny; Melon, de Monampteuil; Lacour, de Merlieux; G. Forzy, de Bassoles-Aulers; d'Imbert, de Vaucelle; Leroy, de Pinon; Lefèvre, de Faucoucourt; Hû, adjoint au maire de Mons; MM. Mahoudeaux, conseiller municipal d'Anizy; Moreau, instituteur à Anizy; Pouchou, entrepreneur à Anizy; Thibault, président de la Société de tir « L'Anizienne »; Lemaitre, receveur des P. T. T. à Anizy; Rocquigny, ancien maire de Vauxaillon; les pompiers d'Anizy, représentés par M. le lieutenant Kléber Leleu; l'adjutant Loisel, le sergent Prudhommeaux, le sapeur Paul Marcus, Berger, commandant de la brigade de gendarmerie. Le Maire, instituteur en retraite, délégué cantonal.

Le commandant Bienfait, ancien instituteur de Vauxaillon, qui a gagné sur le champ de bataille la rosette d'officier de la Légion d'honneur et une croix de guerre bien garnie, était revenu spécialement pour cette cérémonie.

Après l'exécution d'un chœur « Morts glorieux » par les enfants des écoles, la jeune Reine Haren récita le joli poème de Porché « Après la victoire. »

M. Plaquet prend la parole au nom des Anciens Combattants. Il dit comment ceux-ci viennent de remplir leur devoir de reconnaissance, en concrétisant « dans le granit de Belgique, dans le marbre de Carrare » l'héroïsme des enfants de Vauxaillon. Il demande que la fleur du souvenir, « l'amitié des tranchées » fleurisse toujours dans les cœurs. Il remet le Monument à M. le Maire de Vauxaillon.

L'orateur dépose une palme au pied du Monument, et tandis que la « Marseillaise » se fait entendre, le voile tombe livrant à l'admiration du public le monument, un

superbe poilu, symbolisant le « Mépris du danger », dû au ciseau hardi de M. Ravert, marbrier à Anizy.

L'appel des morts, fait par M. Lejeune, est écouté en silence par la foule émue.

VICTIMES MILITAIRES

Aubert Maurice, Dautremepuits Abel, Dominique Henri, Fortin Marcel, Franjus Albert, Franjus Amédée, Franjus Gaston, Hallez Abel, Leclère Emile, Lejeune André, Marly Camille, Prévot Abel, Régnier Alfred, Verneuil Roger.

VICTIMES CIVILES

Mennesson Edmond, Pellieux Joseph, Régnier Gustave, Rousseaux Jean, Sandras Léopold.

Puis, c'est l'hymne « Aux Morts pour la Patrie » de Victor Hugo, chanté par les écoliers sous la direction de leur maître M. Parigi.

M. Lejeune prononce alors le discours qu'on va lire.

DISCOURS DE M. LEJEUNE

Monsieur le Président,
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Député,
Monsieur l'Inspecteur,
Mon Général,
Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas sans une profonde émotion qu'au nom de la commune de Vauxaillon, je reçois des Anciens Combattants, le Monument élevé à la mémoire de nos concitoyens qui ont combattu et sont morts pour la France, et des habitants tombés, victimes civiles, pendant cette longue et sanglante guerre.

Des voix plus éloquentes que la mienne ont, en de semblables cérémonies, magnifié le courage indomptable et l'esprit de sacrifice de tous ces braves.

La France entoure ses morts de la Grande Guerre d'un culte pieux. On ne rappellera jamais assez, on ne rapellera jamais trop, l'abnégation, les hauts faits de ceux que nous honorons. Ils furent les soldats de la plus juste des causes. Ils ont consenti le sacrifice suprême avec sérénité.

Nous restons fermement attachés à l'idéal pour lequel ils ont succombé. C'est en exaltant leur mémoire que nous nous sentons dignes d'eux.

Ce monument dira dans son muet langage que, lorsque la France est attaquée, tous ses enfants, quelles que soient leurs conditions sociales, leurs conceptions politiques, leurs idées religieuses ou philosophiques, se dressent d'un même élan pour la défendre.

Il rappellera aussi, toutes les horreurs de la guerre et enseignera aux générations nouvelles qu'il n'est pour les peuples de bien supérieur à la Paix, qu'il est d'une absolue nécessité pour éviter de nouveaux massacres et de nouvelles ruines, d'avoir recours à l'entente internationale, à l'arbitrage des conflits, afin de s'acheminer vers une Humanité meilleure.

Je salue dans un sentiment d'affectueuse et de respectueuse sympathie les familles de nos Morts.

J'associe au solennel hommage rendu à nos compagnons d'armes et aux victimes civiles, les vaillants qui, venus de tous les coins de la mère-Patrie et des France d'outre-mer, sont tombés sur notre terroir, pour le Droit et la Civilisation et reposent, bons ouvriers de la Victoire, au cimetière national de Vauxaillon.

Je ne saurais terminer sans remercier M. le Président Doumer, M. le Préfet représentant le Gouvernement de la République, M. le Député, M. l'Inspecteur, M. le Général commandant le 2^e groupe de subdivisions, d'avoir bien voulu rehausser par leur présence cette manifestation du souvenir et l'inauguration de la nouvelle mairie-école dont la reconstruction témoigne de la sollicitude de la France envers les régions meurtries qui furent le théâtre de la guerre.

J'aime à saluer la présence parmi nous de notre ancien instituteur, le commandant Bienfait, le soldat citoyen qui a formé l'âme de beaucoup de jeunes hommes.

J'adresse les remerciements de la municipalité à tous ceux qui ont versé leur obole pour le Monument, aux sociétés qui prêtent gracieusement leur concours, à tous les assistants de cette cérémonie.

Un jeune homme, Jean Régnier récite un poème « Brises d'août 1914 » qui est très applaudi.

Le commandant Bienfait s'avance alors. Il prononce une magistrale improvisation.

Il y a deux patriotismes, dit-il : celui de la haine et celui des révolutionnaires de 89. Il faut pratiquer le second parce qu'il est noble : le premier ne cherche sa satisfaction que dans la guerre continuelle.

Parigi, dit-il encore, pensez à l'avenir, pensez au danger éventuel. Faites-nous des forts, faites-nous des caractères. Qu'importe à nous si vos élèves ont oublié le pot-de-fleur de Soissons, les batailles de Malplaquet (1709), et de Villa-Viciosa (1710).

ou la conjugaison de l'imparfait du subjonctif, mais faites-nous des caractères. »

M. Parigi, instituteur, en un discours d'une belle envolée, exalte le culte du Souvenir et chante l'hymne de reconnaissance.

« Reconnaissance à tous ceux qui, sous le casque, indifférents aux larges trous que faisaient les obus dans leurs rangs, allaient accomplir le plus sacré des devoirs.

« Reconnaissance aux enfants de Vauxaillon tombés à la fleur de l'âge pour orner de nouveaux lauriers l'Autel sanglant de la Patrie. »

Au nom de l'Amicale des Anciens élèves, je dépose au pied de ce monument, gage de notre éternelle reconnaissance, la palme du souvenir.

Puis, au nom du gouvernement de la République, M. Bègue salue le monument. Parlant de l'émotion ressentie en cette heure, M. Bègue dit qu'en célébrant les morts de Vauxaillon, on évoque tous les morts de la grande guerre.

M. le Préfet demande à l'assistance de se recueillir. Pendant une minute, la foule, dévouverte, se tait et réfléchit.

Reprenant son discours, le représentant du gouvernement rend hommage à l'école laïque d'avoir su forger de tels hommes et termine en s'inclinant devant le monument.

M. le général d'Ollone prend la parole à son tour. Au nom de l'armée, il apporte son salut aux Morts de Vauxaillon.

M. Doumer, qui parle en dernier, au pied du monument, ne croit pas qu'il soit nécessaire d'ajouter quelque chose à ce qui a été dit. Il veut seulement saluer, lui aussi, ceux à qui nous devons d'être restés libres dans une France indépendante.

L'inauguration du monument est terminée. Les personnalités officielles visitent ensuite les locaux scolaires et la mairie.

Un vin d'honneur attend les invités dans la vaste salle des fêtes.

M. Riffault, le très distingué inspecteur primaire, prononce le beau discours qu'on va lire :

DISCOURS DE M. RIFFAULT

Mesdames, Messieurs,

En réunissant dans une même journée les deux cérémonies auxquelles vous nous avez conviés, vous faites un rapprochement qui est dans la nature des choses, car partout, et ici surtout, le pieux souvenir de ceux qui sont morts victimes du

grand devoir national est intimement lié à l'école. C'est l'école qui avait formé leurs âmes vaillantes, éprises de tous ces grands principes de liberté, de justice et de droit; et c'est en grande partie pour qu'elle continue son œuvre qu'ils se sont sacrifiés, car ils ont voulu que les générations qui grandissent puissent vivre en paix et recevoir une éducation propre à les rendre meilleures et plus heureuses.

Aussi, le Conseil municipal, fidèle interprète des sentiments d'une population sincèrement attachée à l'instruction, a-t-il considéré que la reconstruction et la prise de possession de la maison d'école réédifiée, était un événement important de la vie locale; il a voulu la célébrer par la belle manifestation qui nous unit aujourd'hui. Je suis heureux de m'associer aux sentiments que vous avez ainsi voulu exprimer sous une forme sensible, et puisque mes fonctions m'ont permis de participer activement à la renaissance scolaire dans la commune de Vauxaillon, vous trouverez tout naturel qu'en évoquant quelques souvenirs, je relate nos communs efforts.

Revenir vers le passé, c'est tout d'abord rappeler la trop longue carence forcée de l'école. Pendant la première période de l'occupation ennemie, c'est à peine si les travaux scolaires purent être repris. Ici, on se trouvait à proximité du front de combat, et la sévérité des réquisitions ne laissent aucun local disponible. Séparée par d'infranchissables obstacles de son mari mobilisé dès les premiers jours, et restée à son poste avec ses deux enfants, l'institutrice, Mme Bienfait, garda malgré ses angoisses et ses appréhensions la belle dignité d'attitude de l'éducatrice française. Puis, la bataille se rapprochant la population fut évacuée et les collines qui dominent Vauxaillon allaient devenir l'enjeu des forces redoutables qui s'affrontaient avec des moyens de destruction sans cesse accrus. Pendant de longs mois, les obus de tous calibres s'abattirent sur votre malheureuse localité, et après l'avance victorieuse de nos troupes, il ne restait dans la région que le spectacle navrant d'une infinie désolation.

Pendant, dès 1919, quelques habitants qui n'avaient jamais autant ressenti la force des liens qui les rattachaient à la terre natale que depuis le moment où ils étaient devenus des évacués et des réfugiés, revinrent camper au milieu des ruines. Ces conditions de vie étaient alors si pénibles et la nature si hostile que dans chaque famille, seuls les plus robustes et les plus endurcis pouvaient se hasarder à supporter la triste existence d'épreuves et de privations réservée aux premiers occupants. Mais, grâce à leurs efforts, des abris se préparèrent et une vie locale rudimentaire fut instituée.

Alors les familles purent se grouper à nouveau et dans les premiers mois de 1920, on monta le baraquement destiné

144

à la Mairie-Ecole. La classe depuis si longtemps fermée reprit son fonctionnement le 12 avril 1920.

On avait pris possession du baraquement dès qu'il sembla habitable, et à cette époque, on avait appris à se contenter de peu. Mais l'installation qui pouvait suffire pour les mois d'été, allait devenir intolérable pendant l'hiver. De concert avec la municipalité, j'intervins auprès du service des Régions Libérées afin qu'on remédie aux vices d'installation les plus saillants ; le 20 septembre je recevais une réponse favorable du Chef de Secteur de Laon, mais il fallut attendre jusqu'en décembre pour que les plus indispensables mesures de protection contre les intempéries fussent prises.

Cependant, dans cette école de fortune, sommairement installée, dépourvue de livres et de fournitures classiques, on se mit résolument au travail. Maitresse et élèves eurent conscience que dans cette localité meurtrie, dont la délivrance avait suscité tant d'héroïsmes, il fallait se montrer digne de tant de courage déployé et se préparer à valoir mieux pour accomplir le rude effort de reconstruction qui serait le grand devoir de toutes les générations victimes de la guerre. Au moment où cet ancien cadre devenu misérable va disparaître, vous trouverez tout naturel, Mesdames et Messieurs, que j'en évoque le souvenir et que j'en retrace l'image, non pour insister sur les défauts d'une installation provisoire de plus en plus précaire, mais pour rendre hommage à tout ce qu'il y avait de beau et de réconfortant dans cette première renaissance scolaire.

Du reste, parmi ceux pour lesquels nos régions dévastées constituaient le but d'un pieux et douloureux pèlerinage, plusieurs furent sensibles à cette signification de nouvelle école surgie au milieu des ruines ; ils lui procurent matériel d'enseignement et fournitures classiques ; et en 1921, l'œuvre « l'Enfant de France » dirigée par Mme Paul Hyacinthe Loyson reconstitue la bibliothèque scolaire en offrant une collection de 72 ouvrages de lecture.

De son côté la municipalité ne restait pas inactive.

Réduire au minimum les inconvénients que présentait l'installation provisoire, et surtout procéder à la reconstruction de la Mairie-Ecole, tel fut son programme.

De l'ancienne Mairie-Ecole qui venait d'être terminée en août 1914, il ne restait pas pierre sur pierre. Comme la destruction totale de l'agglomération permettait maintenant de choisir un emplacement plus favorable, on n'hésita pas et l'on résolut d'édifier la nouvelle construction en plein cœur du village, tout à proximité de l'artère centrale. Pour réaliser le projet de construction, le Conseil municipal eut la bonne fortune de trouver le concours d'un enfant du pays, architecte distingué, animé du même esprit que ses compagnons. M. Closset voulut, lui

aussi, que par son aspect et ses dispositions, la nouvelle Mairie-Ecole attestât, en même temps que la volonté de renaître qui animait toute la population, l'attachement de tous à l'école laïque et républicaine. De là, une étude approfondie et remarquable du projet, puis la belle réalisation que nous admirons aujourd'hui. Par son caractère monumental en rapport avec la destination de l'édifice, par l'harmonie des lignes et l'heureux équilibre des diverses parties, la façade retient d'abord le regard qui se pose ensuite complaisamment sur tous les détails. Si l'on pénètre dans l'intérieur, on reconnaît que tout a été calculé en vue de la parfaite installation des divers services. A côté de la maison commune dont on remarque la belle ordonnance, c'est la maison de l'enfance, saine, vaste, claire et si riante à la vue qu'elle exercera la plus heureuse influence sur les esprits et sur les cœurs.

Ici, les élèves sensibles au gracieux accueil qui leur sera réservé, connaîtront de bonne heure la force et la douceur des meilleures suggestions; la maison construite à leur intention étant la plus belle du village, ils tiendront à se montrer dignes de tout ce qui a été fait pour eux et seront naturellement incités à réaliser les grandes espérances que nous avons fondées sur les générations qui montent.

Mais, si les premières impressions sont vives, elles restent fugitives, et les traces de la première éducation s'effacent si l'école n'a pas de lendemain. A Vauxaillon, l'on a prévu cette nécessité de prolonger et d'étendre l'année scolaire: Une salle de réunion sera affectée aux organismes qui existent déjà ici, et qui ont acquis une belle vitalité: « La Renaissance Vauxaillonnaise » et le « Club féminin ». Que la cloison mobile qui la sépare de la salle de la Mairie se replie, et voilà une salle des fêtes ouverte à toute la population.

Cette conception du rôle élargi de l'école est à l'honneur de la municipalité et du Conseil municipal de Vauxaillon, je les remercie bien sincèrement de la précieuse collaboration qu'ils apportent ainsi à l'administration.

Nos remerciements s'adressent aussi à l'architecte qui a mis tout son talent au service de sa commune natale.

Enfin, il convient en même temps de féliciter les entrepreneurs, MM. Pimont et Pouchou et les ouvriers qui, malgré les difficultés accumulées ici plus qu'ailleurs ont exécuté les travaux. Tous ont apporté dans leur travail non seulement leur talent, leur compétence technique et leur habileté professionnelle, mais aussi une pensée plus largement humaine; ils ont voulu que la nouvelle construction fut digne de recevoir les générations qui grandissent et en qui résident nos plus chères espérances; ils ont voulu aussi que la maison commune fut digne d'une population cruellement éprouvée et qui a donné

tant de preuves de ténacité dans l'effort et d'attachement au sol natal.

Aujourd'hui votre école est reconstruite, demain elle sera largement pourvue de matériel qui lui manque encore. Dirigée par un maître de valeur dont vous avez su apprécier l'activité et le dévouement éclairé, digne successeur du commandant Bienfait, dont le souvenir gravé dans vos cœurs, reste attaché à celui de l'école détruite et aux réalisations antérieurement obtenues, votre nouvelle école a déjà connu de beaux succès. Mieux encore, elle a regroupé autour d'elle toute la population, qu'il s'agisse d'œuvres d'éducation en faveur des adultes ou de fêtes auxquelles toutes les familles sont conviées. Elle accomplira donc une œuvre vraiment féconde, puisque nous pouvons avoir la certitude que vous lui accorderez votre confiance et lui apporterez votre collaboration continue. Ainsi l'âme de l'école sera votre âme collective. Groupez-vous donc autour de l'école nouvelle, ne lui ménagez pas les moyens de toujours mieux remplir sa tâche et elle deviendra la véritable maison commune, foyer de vie spirituelle et d'action sociale, où s'élaboreront les idées, les sentiments et les principes qui doivent constituer notre commun patrimoine et qui deviendront le fondement le plus solide de la paix sociale et du développement de nos institutions démocratiques.

M. Doumer procède ensuite à l'inauguration du service des eaux, établi par M. Bleuze, agent-voyer, aidé de M. Michel, chef cantonnier, et réalisé par M. Nivart, entrepreneur à Margival.

Tout a été fait pour le mieux, et lorsque M. Doumer, après avoir dénoué un ruban, actionne le dispositif de la borne fontaine, une eau limpide s'échappe en abondance. Les Vauxaillonnais applaudissent longuement.

TABLEAU RÉCAPITULATIF

ANNÉE	POPULATION	ROUTES	CANAUX	BOIS	Céréales et cultures maraîchères	VIGNES	PATURES	CHEMIN DE FER
1100	102 feux	»	»	900 arpens	117 arpens	60 arpens	600 arpens	»
1762	124 feux	»	»	710 arpens	280 arpens	80 arpens	405 arpens	»
1788	115 feux	»	»	750 arpens	307 arpens	62 arpens	393 arpens	»
1820	340 habitants	Cheminéeaux d'Anizy, de Terny, de Laffaux, de Lenilly.		500 arpens	522 hecta.	2 hecta.	408 hecta.	»
1911	465 habit.	Chemins vicinaux	de l'Osse à l'Aisne (Ailette)	337 hecta.	764 hecta.	1 hecta.	144 hecta.	Ligne de Paris-Hirson et d'Anizy-Chaussy
1919	40 habitants rentrés	id.	id.	id.	néant	néant	néant	id.
1920	170 habit.	id.	id.	id.	11 hecta.	»	10 hecta.	id.
1921	id.	id.	id.	id.	90 hecta.	»	35 hecta.	id.
1922	id.	id.	id.	id.	261 hecta.	0 hect.	64 hecta.	id.
1924	260 habit.	id.	D	id.	304 hecta.	0 hect.	165 hecta.	id.

MAIRES DE VAUXAILLON. 1791-1924

1790. Frangus Jean-Pierre-Raphaël, nommé le 30 novembre.
1795. Galimant Louis.
1800. Branquant P. François-Christophe, nommé le 22 février.
1805. Genouille Isidore.
1831. Dubois Pierre, nommé le 4 novembre.
1837. Durin C. Amateur, nommé le 4 octobre, mort le 30 décembre 1839.
1840. Dubois Sébastien-Toussaint, nommé le 12 mars.
1843. Rohart Charles-Henri-Joseph, nommé le 6 juillet.
1870. Frangus Jean-Alexis, puis président de la Commission municipale instituée par décret du Gouvernement républicain en date du 20 septembre 1870.
1871. Dubois-Doucet Jean-Baptiste.
1876. Valissant Louis-Eugène.
1880. Dubois-Doucet Jean-Baptiste.
1884. Valissant Louis-Eugène, décédé le 6 septembre 1891.
1891. (novembre). Cru Louis-Joseph-Ferdinand.
1892 (Mai). Giret Auguste-Alexis-Zépher.
1898 (Décembre). Roquigny Louis-Gustave-Edmond.
1900 (Mai). Gadret Léon.
1904 (Mai). Roquigny Louis-Gustave-Edmond.
1919 (10 décembre). Lejeune Eugène-Elisée.

CHRONOLOGIE DES ADJOINTS AUX MAIRES. 1795-1924

1795. Guyard Louis, premier adjoint.
1797. Deprés Jean.
1801. Leroi Eloi.
1813. Lalouette Pierre.
1820. Démoulins Antoine.
1839. Galimant Jean-Louis.
1840. Dépréz-Defez, nommé le 18 mars.
1843. Véron-Debarle.
1844. Dubois Pierre-Raphaël, décédé le 30 août 1869.
1867. Frangus Jean-Alexis.
1870. Thierry Prince-Jean-Baptiste.
1875. Rouillon Charles-Etienne.
1876. Thierry Prince.
1891. Montier-Sandras Louis, dit Pierre.
1892. Roquigny Louis-Gustave-Edmond.
1900. Boitelle, curé.
1904. Manard, qui refuse parce qu'il a été élu conseiller municipal à Soissons.

En la même séance (mai 1904), Marly Louis-Alexandre est élu en remplacement de M. Manard.

1911. Montier Pierre dit Hubert, en remplacement de Marly, décédé le 29 juin 1911.

1919. (Novembre). Tourigny Emile.

1923. Leroy Paul, en remplacement de M. Tourigny. démissionnaire.

CHRONOLOGIE

DES INSTITUTEURS ET DES INSTITUTRICES, 1830-1924

Mai 1830. Charpentier Antoine.

Mai 1840. Picaux Joseph-Stanislas.

Janvier 1847. Pierson Léon-Maxime.

Octobre 1858. Nanteuil Pierre-François.

Janvier 1872. Toupet Clovis.

1878. Lévêque Joseph-Alexis.

Avril 1893. Berge Elphège-Rémy, décédé le 30 mai 1900

Mai 1900. Bouche Louis-Auguste.

1901. Watelle Germain-Charles-Louis, puis à Chéry-les-Pouilly.

Février 1908. Bienfait Valmyre.

M. Bienfait était à Vauxaillon depuis 1908 au moment de la déclaration de guerre. Officier de réserve, il rejoignit le dépôt du 45^e R. I. à Laon, le premier jour de la mobilisation. Volontaire pour le front, il participa aux premiers combats et fut nommé capitaine sur le champ de bataille en septembre 1914. Blessé quelques jours plus tard il fut évacué et hospitalisé à Fontainebleau. Aussitôt guéri, on le retrouve devant Reims, en décembre 1914, puis dans la fournaise à Verdun, où il gagne son quatrième galon et la Légion d'honneur.

Le 15 septembre 1917, il est cité pour la cinquième fois à l'ordre de l'armée et proposé pour la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Au surplus voici le texte de sa citation :

« Violentement attaqué par des forces très supérieures le 14 septembre 1917, au cours d'une relève dans un secteur de combat bouleversé, a rallié les débris de son bataillon et l'a entraîné à la contre-attaque. A réussi à reprendre à l'ennemi une partie de ses positions sur lesquelles il s'était établi. »

« Au mois d'août 1918, il tombe grièvement blessé au nord de Château-Thierry. Le premier jour de l'attaque il avait mené ses hommes au combat sous un feu violent de mitrailleuses, de 77, de 105, et de 150. Après une avance de 6 kilomètres un obus le soufflait et quelques heures plus tard il recevait dix éclats dont trois lui traversaient les cuis-

ses tandis qu'un quatrième se logeait dans le fémur. Il est assez grièvement touché pour être immobilisé pendant quelques mois, mais il est assuré de conserver ses deux jambes encore que la gauche soit assez mal en point. Le commandant se console à demi puisqu'il est tombé en pleine victoire, mais il aurait bien voulu pousser jusqu'à Vauxaillon. Il ne tarit pas d'éloges sur ses soldats, sur leur cran remarquable. Les bons officiers font les bons soldats.

« M. Bienfait fait partie de la Division des Tigres.

« Nous avons eu affaire à des tigres le 24 septembre 1917 », disait un lieutenant allemand de bataillon d'assaut fait prisonnier. « L'Aisne, août 1918. »

« Fin septembre 1918, le 320^e R. I. auquel appartient Bienfait, après s'être couvert de gloire dans l'Aisne, reçoit la fourragère.

A cette occasion, le général commandant l'Armée cite à l'ordre de l'Armée le commandant Bienfait Valmyre, du 320^e R. I. :

« Officier supérieur animé des plus beaux sentiments du devoir et de bravoure. Du 21 au 23 juillet 1918, a conduit son bataillon à l'attaque des positions ennemies, marchant constamment en tête et effectuant personnellement des reconnaissances les plus périlleuses. Grièvement blessé le 23 juillet en plaçant son bataillon face à son objectif d'attaque sous un violent bombardement. Général Degoutte. »

À Toulouse, à l'hôpital 58, où il est soigné, Bienfait ne reste pas inactif. Il rassemble des souvenirs et des faits. Il les enchaîne, les écrit et un beau jour paraît un joli volume intitulé, très justement : « Comme ceux de Quatre-Vingt Douze. »

Ce livre écrit pour des enfants est un hymne de gloire en l'honneur de ceux qui ont lourdement payé leur tribut à la Patrie. Bienfait raconte ce qu'il a vu, simplement. Comme les vrais héros, il est modeste ! Le 30 juillet 1921, l'Académie française lui décerna pour ce beau livre un des prix Monthyon de 1.000 francs.

M. Bienfait s'était taillé une large place dans le corps enseignant où il compte toujours de nombreux et bons amis. Resté à l'armée après l'armistice, il commande aujourd'hui le centre d'éducation physique d'Epinal; officier de la Légion d'honneur, il a reçu les palmes académiques le 1^{er} mars 1923 et M. Bugnicourt dans « L'Aisne » terminait ainsi la relation d'un si heureux événement :

« La guerre a vu faire de M. Bienfait un soldat et un grand soldat de notre armée citoyenne. L'Instituteur vit toujours en son esprit et c'est très bien. »

Ajoutons que M. Bienfait, chef du Service départemental d'Education physique dans les Vosges, est parti volontaire pour le Maroc et versé à la Légion étrangère.

Octobre 1922. Parigi Charles.

INSTITUTRICES

1875. Mlle Esther Dautremay.

1881. Mme Muzeux.

1884. Mlle Lherme.

1884. Mme Dague Caroline-Emilie-Zoé.

1887. Mlle Dague Zoé, qui épousa Charles - Philippe Boulanger en 1890.

1893. Mme Gattère.

1901. Mme Watelle.

1908. Mme Bienfait..

Avril 1920. Mme Parmentier Philomène, nommée à Morsain en 1922.

CHRONOLOGIE DES CURES ET DESSERVANTS

1400. Monchy (Charles de), écuyer.

1413. Beaudron, qui fut nommé plus tard à Coucy.

1422. Guyaubaux Alexandre.

1443. Bernard Jean, mort en 1646.

1462. Mutteaux Philippe.

1474. Chauvin Charles, mort en 1488.

1488. Fameux Joseph-Thomas.

1494. Gauthier Denis, qui fut nommé à Fresnes en 1510.

1510. Rivaux, qui fut nommé à Suzy en 1518.

1519. Fromage Henri, mort en 1524.

1524. Silvain Louis-Antoine.

1540. Bemont Martin-Alexis.

1573. Grenier François-Raoul.

1584. Lecarlier Amant, mort en 1598.

1598. Lenglet Etienne-Louis, qui fut nommé à Brancourt en 1613.

1613. Bonnard Charlemagne.

1638. Lebrasseur François.

1653. Brillart Martin, nommé syndic du clergé, le 18 juillet 1653; puis député le 27 du même mois, puis procureur le 4 août de la même année. Ce curé Brillart eut des démêlés avec dame Pienne de Malvoisine, qu'il fit condamner par le Tribunal du Bailliage de Coucy-le-Château.

JUGEMENT rendu contre dame Pienne de Malvoisine et son valet par le Tribunal du Bailliage de Coucy-le-Château vers 1655 :

« Pour avoir à plusieurs reprises interrompu le Sieur Brillart, curé de Vauxaillon, en ses sermons et bousculé au

cours d'une cérémonie religieuse, Dame Pienne de Malvoisine est condamnée à faire amende honorable devant la porte de l'église de Vauxaillon, pieds nus, en chemise, tenant une torche allumée à la main droite et dire à la population assemblée ses regrets et « repentance ».

« Quant au valet coupable des mêmes faits il est condamné à servir le roi pendant dix ans en ses galères. »

Pièce probablement détruite pendant la Campagne 1914-1918, mais dont je certifie l'exactitude.

Epinal, le 20 Février 1924.

V. BIENFAIT,

Ex-Instituteur, Secrétaire de la Mairie de Vauxaillon

Chef de Bataillon, Officier de la Légion d'Honneur

Le village de Vauxaillon a été complètement détruit pendant la dernière guerre, il ne reste plus d'archives. Un ancien instituteur, M. Lévêque, qui exerça très longtemps dans la commune, avait déjà fait état de ce jugement au cours des leçons d'histoire locale avec ses élèves. Un certain nombre de ces derniers sont aujourd'hui des hommes de plus de 40 ans et, à leur tour, ils ont bien voulu certifier l'exactitude de cette pièce, confirmant ainsi la copie que mon camarade Bienfait a bien voulu me faire parvenir. De tout cœur, je lui dis merci !

1700. Guyard Bernard, mort en 1742.

1754. Toupet Jean-Baptiste.

1763. Gaide Pierre-Antoine, qui devint président de la Commune en 1790.

1803. Bataille Denis.

1808. Paquet Antoine.

1816. Damour Nicolas, mort à Laon le 31 décembre 1822.

1821. Leclerc Jean.

1827. Camberlin Jean-François, nommé ensuite à La Longueville (Nord), où il mourut le 7 février 1844.

1834. Lamant Charles.

1842. Dumage.

1843. Ville Charles, décédé à Vauxaillon, le 5 novembre 1889.

1889. Boitelle Victor, fut conseiller municipal et adjoint au maire M. Gadret, de 1900 à 1904.

1899. Salmon Jean-Baptiste, aujourd'hui à Estrées.

Depuis l'armistice, la paroisse de Vauxaillon est demeurée sans pasteur titulaire.

Le curé-doyen d'Anizy-le-Château, M. Lèveaux, décédé le 7 septembre 1924 puis l'abbé Rousseaux Henry, curé de Pinon. Laffaux. Allemant, ont assuré l'intérim.